This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

42545,69.20

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

Class of 1839

This fund is $10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

Digitized by Google

Digitized by

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AD. D'ENNERY & ED. TARBÉ

MARTYRE

DRAME EN CINQ ACTES

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Digitized by Google

Digitized by Google

MARTYRE !

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois à Paris sur le THÉATRE DE L'AMBIGU, le 4 mars 1886.

Digitized by Google

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

O.

Philippe
ADOLPHE D'ENNERY & EDMOND TARBÉ

MARTYRE!

DRAME EN CINQ ACTES

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

— NOUVELLE ÉDITION —

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1907

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous pays.

PROPRIÉTÉ DE P.-V. STOCK, ÉDITEUR, PARIS.

Digitized by Google

4255.69.20
LIBRARY
DEC 1 1909
HARVARD COLLEGE
Hayes fund

PERSONNAGES

L'AMIRAL FIRMIN DE LA MARCHE.	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE COMTE ROGER DE MORAY. . .		DUQUESNE.
SIR ELIE DRACK.		SAINT-GERMAIN.
PALMIERI.		ROHDÉ.
ROBERT BUREL.		MONTAL.
MALTAR, indien.		COURTÈS.
FRANÇOIS, domestique.		PETIT.
M. MULLER, bijoutier		FLEURY.
ROQUEVAIRE.		
MAUREVEL.		
D'ARTI		
UN DOMESTIQUE		
Mme DE LA MARCHE	Mme	MARIE LAURENT.
LAURENCE DE MORAY	Mlle	MARY JULLIEN.
PAULETTE DE MORAY	Mme	JANE MAY.
LA DUCHESSE (La Gorgone)	Mlle	BERTHE GILBERT.

De nos jours.

Digitized by Google

MARTYRE

ACTE PREMIER

Un jardin chez le comte de Moray.

SCÈNE PREMIÈRE

MALTAR, FRANÇOIS, occupé à ranger un service à thé sur une table placée à l'avant-scène.

MALTAR.

Tout est bien ainsi. Monsieur le comte et Madame la comtesse de Moray prendront le thé sous ces grands arbres.

FRANÇOIS.

Ils veulent profiter de cette belle matinée d'automne ; ils ont raison, l'hiver viendra bientôt, l'hiver. Vous ne connaissez pas ça, vous autres indiens.

MALTAR.

L'hiver accompagné de glace et de neige ?... Non!

FRANÇOIS.

Pondichéry... c'est bien loin d'ici ?

MALTAR.

Très loin.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Et c'est un beau pays ?

MALTAR.

Le plus beau de tous à mes yeux, puisque j'y suis né.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas toujours une raison. Je suis né à Saint-Flour, moi ; et j'aime mieux Paris.

MALTAR.

Nous ne pensons pas de même, voilà tout.

FRANÇOIS.

Pourquoi êtes-vous venu en France, si vous regrettez tant que ça Pondichéry ?

MALTAR.

Mes maîtres quittaient la colonie.

FRANÇOIS.

Vous pouviez quitter vos maîtres.

MALTAR.

Me séparer d'eux... jamais !... C'est bien assez déjà qu'on ait été forcé d'abandonner là-bas Mademoiselle Paulette.

FRANÇOIS.

La fille de la maison! Pourquoi l'y a-t-on laissée ?

MALTAR.

Parce que sa santé ne lui permettait pas d'affronter une si longue traversée.

FRANÇOIS.

Vous paraissez très attaché à mademoiselle Paulette ?

Digitized by Google

MALTAR.

C'est un ange.

FRANÇOIS.

Enfin, vous chérissez toute la famille.

MALTAR.

Je donnerais ma vie pour elle !

FRANÇOIS.

Diable !... Vous avez donc de biens beaux gages, vous ?

MALTAR.

Des gages ?... Vous croyez que c'est pour l'argent que je suis dévoué à monsieur le Comte, à sa femme et à leur fille ?

FRANÇOIS.

Dame !... Pourquoi serait-ce donc ?

MALTAR.

Mon dévouement est né de la généreuse bonté que mes maîtres ont eue pour moi. J'étais misérable, épuisé de souffrance, ils m'ont charitablement recueilli, et depuis lors, madame la Comtesse et sa fille m'ont toujours traité, non comme un serviteur, mais presque comme un ami... Ce sont de beaux gages, cela ?

FRANÇOIS.

Peuh !... Des gages d'estime et d'affection... j'aime mieux les gages qui se placent à la caisse d'épargne.

MALTAR.

Vous n'avez pas, je le vois, l'habitude de vous attacher à vos maîtres.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Avec ça que nos maîtres s'attachent beaucoup à nous !... Mais dites-moi donc, est-ce que ça vous amuse, vous, de rester toujours dans la même maison ?

MALTAR.

Pourquoi quitterais-je celle-ci où je me sens heureux de vivre ?

FRANÇOIS.

Eh bien, moi, je préfère le changement... Ça m'intéresse de connaître l'histoire des gens chez qui je sers.

MALTAR.

Ah

FRANÇOIS.

J'assiste comme un spectateur de théâtre au drame qui se déroule devant moi. Mes maîtres, sans s'en douter, sont mes comédiens ordinaires. Ils se croient bien malins quand, à la fin du dîner, et pour causer librement de choses intéressantes, ils nous disent : « Vous pouvez vous retirer, François, on vous sonnera quand on aura besoin de vous ». Ils ne soupçonnent pas que c'est comme s'ils nous disaient : « Attention, mon garçon, voilà le moment d'écouter à la porte ».

MALTAR.

Et vous écoutez ?

FRANÇOIS.

J'écoute. Et quand je n'ai plus rien à apprendre, c'est-à-dire : la pièce une fois terminée, je demande mon compte, et je m'en vais chercher ailleurs un spectacle nouveau. Enfin, chaque changement de

Digitized by Google

condition est pour moi comme un changement de théâtre, avec cette différence qu'au lieu de payer mon billet en entrant, c'est moi qui suis payé pour occuper ma place.

MALTAR.

Vous êtes, en effet, un singulier serviteur.

FRANÇOIS.

Dites un observateur passionné. Tenez, ici, par exemple...

MALTAR, sévèrement.

Ici, vous n'avez rencontré que des modèles d'honneur et de vertu.

FRANÇOIS.

Certainement. Monsieur le comte de Moray, ci-devant gouverneur général de nos possessions dans l'Inde, est un véritable homme d'honneur. Il a toute mon estime.

MALTAR.

C'est fort heureux pour lui.

FRANÇOIS.

Quant à Madame la Comtesse, c'est la vertu même.

MALTAR.

Ah! vous voyez bien...

FRANÇOIS.

Oui, mais ils ne sont pas seuls dans cet hôtel... A leur retour des Indes, monsieur le Comte et madame la Comtesse ont rencontré dans le midi de la France où ils se sont arrêtés, un monsieur Palmieri et la Duchesse de San-Lucca, sa sœur avec lesquels ils

Digitized by Google

se sont liés d'amitié, qui les ont accompagnés à Paris, et qui, en attendant qu'ils s'y soient préparé une installation, sont devenus nos hôtes, ici, au Parc-Monceau.

MALTAR.

Eh bien ?

FRANÇOIS.

Eh bien, l'Italienne n'est pas mal.

MALTAR.

Certes !

FRANÇOIS.

Et Monsieur le Comte a des yeux.

MALTAR.

Et vous oseriez supposer ?

FRANÇOIS.

Je ne suppose absolument rien... Je n'aime pas à prévoir le dénouement des pièces que je vois jouer; mais ces deux napolitains ne me disent rien de bon, et vous reconnaîtrez bientôt que l'Italienne...

MALTAR.

Silence ! Je vois venir là-bas monsieur le Comte avec monsieur l'amiral Firmin de la Marche, le père de Madame.

FRANÇOIS.

Ils paraissent absorbés par une intéressante conversation...

MALTAR.

Que cette fois vous n'écouterez pas.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Pourquoi donc ?

MALTAR.

Parce que je trouve cela indélicat.

FRANÇOIS, étonné.

Ah ! quel drôle de domestique vous êtes !

MALTAR.

C'est un abus de confiance. Je ne vous permettrai pas de le commettre. Allons, venez.

FRANÇOIS, le suivant.

Quel drôle de domestique !... Il faut aller dans l'Inde pour en trouver de pareils.

Ils sortent par la droite, tandis que l'Amiral et Roger entrent par le fond à gauche.

SCÈNE II

L'AMIRAL, ROGER.

ROGER.

Oui, amiral, j'ai toujours ressenti pour votre noble métier une admiration profonde. Avoir sous ses ordres une flotte entière, commander aux hommes et vivre en lutte presque incessante avec les éléments, est-il une puissance plus grande après celle de Dieu ?

L'AMIRAL.

Bah ! comme toutes les médailles du monde, la

Digitized by Google

médaille du marin a un terrible revers, et quel que soit le dévouement que l'on apporte à servir sa patrie, il y a des heures de découragement où l'on se demande si la gloire qui en est le prix, n'est pas trop chèrement achetée.

ROGER.

Que voulez-vous dire ?

L'AMIRAL.

Si brillant qu'il soit, l'exil du marin à son bord n'en est pas moins un véritable exil, avec toutes les douleurs qui sont contenues dans ce triste mot.

ROGER.

Je ne comprends pas.

L'AMIRAL.

Vous avez certainement remarqué la sombre mélancolie de madame de la Marche ?

ROGER.

Je me suis souvent étonné de la grande tristesse dont vous parlez, amiral, mais le profond respect que je vous porte, à vous et à la mère de ma femme, m'a toujours empêché de vous questionner à ce sujet. Que peut-il donc manquer au bonheur de madame Firmin de la Marche ? N'a-t-elle pas un très glorieux époux ? Une fille qu'elle adore ? N'a-t-elle pas enfin la plus haute réputation de bienfaisance, de vertu ?...

L'AMIRAL.

Tout cela est vrai !... Et quelle joyeuse jeune fille c'était autrefois, lorsque simple lieutenant de vais-

Digitized by Google

seau, je la demandai à son père ? Quelle joyeuse jeune femme, jusqu'au jour où il me fallut prendre le commandement d'une frégate. La mission qui m'était donnée fut bien longue et je ne revins qu'au bout de trois années. J'avais laissé une consolation à l'épouse que j'abandonnais pour le service du pays. J'avais laissé près d'elle ma fille, votre femme, Roger, et quand je revins après cette absence prolongée, ce demi-veuvage que subit la femme du marin avait accompli son œuvre de tristesse et de deuil, notre longue séparation avait amené cette profonde mélancolie dont elle ne s'est jamais remise... Vous voyez maintenant, mon cher Roger, ce que coûte la gloire du marin !

ROGER.

Silence... Voici ces dames !

SCÈNE III

LES MÊMES, Mme DE LA MARCHE, LAURENCE.

L'AMIRAL.

Vous arrivez à propos, ma chère, nous causions précisément de vous.

Mme DE LA MARCHE.

De moi ?

ROGER.

Nous nous demandions, madame, si le bonheur de revoir vos enfants, après une si longue séparation, ne dissipera pas cette mélancolie qui nous attriste tous.

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Je suis heureuse de me retrouver auprès de vous Roger, auprès de toi, ma fille ; mais les joies du, présent ne font pas toujours oublier les douleurs passées ; le sourire d'aujourd'hui n'efface pas toujours la trace des larmes d'autrefois.

L'AMIRAL, à Roger.

Vous l'entendez?

LAURENCE.

Les caresses et les baisers de ta petite fille qui sera bientôt ici, auront peut-être raison de ta tristesse.

Mme DE LA MARCHE.

Tu attends, me disais-tu, des nouvelles de Pondichéry ?

LAURENCE.

Oui, j'attends une lettre qui me dira l'époque précise à laquelle ma Paulette nous sera rendue.

Mme DE LA MARCHE.

L'instant de la séparation a dû être cruel ?

LAURENCE.

Bien cruel, en effet, et bien déchirant pour mon cœur. Après un séjour de plusieurs années à Pondichéry, nous pensions avoir échappé, pour toujours, à la funeste influence du climat Indien... quand ma fille fut, tout à coup, terrassée par un mal terrible !

L'AMIRAL.

Ah ! je les connais ces épouvantables fièvres de l'Inde !

Digitized by Google

LAURENCE.

La maladie de ma pauvre Paulette fut douloureuse et longue. Un jour enfin, le docteur nous annonça que notre enfant était hors de danger. A cette nouvelle une joie immense inonda mon âme, mais cette joie, hélas ! fut de bien courte durée.

ROGER.

Le lendemain même, je ressentais les atteintes de cette horrible maladie qui avait brusquement frappé ma fille.

LAURENCE.

Et elle s'annonçait plus redoutable, plus foudroyante encore qu'elle ne l'avait été pour notre enfant. « Il n'y a pas un instant à perdre, me dit le docteur. Un navire doit lever l'ancre dans quelques jours, il faut faire embarquer Monsieur de Moray ! » Il sera fait ainsi, répondis-je, je cours préparer ma fille à ce départ. « Votre fille ne vous suivra pas. La pauvre convalescente ne résisterait point aux fatigues, aux agitations de la mer ; une tempête la tuerait... Enfin, retenez bien ceci, la vie de votre mari est condamnée s'il reste ; la vie de votre enfant est perdue, si elle part ! » Comprends-tu, ma mère, cette épouvantable anxiété ? J'étais forcée d'abandonner ma fille ou d'abandonner mon mari ! « Je réponds de votre enfant, me dit le docteur ; dans quelques mois, elle ira vous rejoindre en France. Sauvez d'abord celui que la mort menace ». Quelques instants après, j'accompagnais mon pauvre malade, que l'on transportait à bord, et le navire s'éloignait de la terre... Ah ! combien j'ai pleuré alors, en voyant disparaître, peu à peu, et s'effacer dans le lointain cette demeure où j'abandonnais ma fille bien-aimée !... J'accomplissais le plus sacré des devoirs... Mais je laissais, là-bas

Digitized by Google

derrière moi, la moitié de mon cœur, la moitié de mon âme, la moitié de ma vie !...

Mme DE LA MARCHE.

Et c'est dans quelques mois, dis-tu, que le docteur doit nous rendre notre chère Paulette...

LAURENCE.

Il me l'a affirmé du moins, et je voudrais, maintenant, qu'il me fut possible de voler au-devant d'elle.

L'AMIRAL.

Quelle folie !

LAURENCE.

La folie de l'amour maternel ! Tu la comprends, toi, ma bonne et chère mère !...

MALTAR, annonçant.

Monsieur Palmieri et madame la Duchesse de San-Lucca font demander à monsieur le Comte et à madame la Comtesse s'ils veulent bien les recevoir.

ROGER.

Mais sans doute ! (Maltar sort. A Laurence qui paraît attristée.) Ce sont nos hôtes, nos amis, Laurence.

LAURENCE.

Les vôtres, Roger.

ROGER.

Vous n'aimez pas la Duchesse ?

LAURENCE.

Non.

ROGER.

Pourquoi ?

Digitized by Google

LAURENCE.

Parce qu'elle me hait.

ROGER.

Vous haïr, vous! Et quel serait le motif de cette haine?

LAURENCE.

Je ne sais, mais elle me hait!

SCÈNE IV

LES MÊMES, PALMIERI, LA DUCHESSE.

Le domestique a reparu. Il ouvre les portes et les introduit.

ROGER.

Permettez-moi de vous présenter madame la Duchesse de San-Lucca, et monsieur Palmieri, son frère et mon ami... (Présentant les personnages les uns aux autres.) Monsieur l'Amiral et madame Firmin de la Marche.

Mme DE LA MARCHE.

Madame...

L'AMIRAL, à Palmieri.

C'est vous alors, Monsieur, vous et Madame votre sœur qui avez hérité des millions de Jean Palmieri, le banquier Napolitain?

PALMIERI.

Vous avez connu notre oncle, monsieur l'Amiral?

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Un peu, comme tout le monde... On ne lui connaissait aucun parent, et on s'attendait même à voir sa colossale fortune tomber, après lui, dans le trésor public.

LA DUCHESSE.

Nous mêmes, nous avons appris à la fois son existence et sa mort.

PALMIERI.

Jean Palmieri était frère de notre père. Nés pauvres, chacun d'eux tira de son côté. Jean Palmieri vint à Paris, où il fit la grosse fortune que vous savez. Joseph Palmieri s'embarqua pour les Grandes Indes...

LA DUCHESSE.

Où nous sommes nés, mon frère et moi. Notre père succomba à la peine, ainsi que notre mère. Nous revînmes à Naples, où mon frère obtint un modeste emploi. Quant à moi, j'attirai les regards du vieux Duc de San-Lucca dont l'affection... toute paternelle... voulut m'assurer, par un mariage, son titre et son nom. Par malheur, son âge ne lui permit pas de les porter longtemps avec moi.

ROGER.

C'est à Naples que la nouvelle de votre brillant héritage alla vous chercher, il y a six mois ?

PALMIERI.

Un héritage de vingt millions, au moins...

L'AMIRAL.

Mais c'est un vrai conte de fées !...

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Et c'est pour la première fois que vous venez en France, madame?

LA DUCHESSE.

Pour la première fois, oui, madame. Nous y sommes arrivés il y a un mois à peine. Mais ce mois-là passé dans le Midi, a suffi pour nous créer une précieuse amitié dont nous sommes très reconnaissants à monsieur de Moray.

PALMIERI, vivement.

Et à madame de Moray.

LA DUCHESSE, froidement.

Et... (Regardant Laurence avec un mauvais regard.) et à Madame. Mais nous ne saurions, sans indiscrétion, user plus longtemps de leur hospitalité et bientôt... demain peut-être... nous aurons le chagrin de leur faire nos adieux.

ROGER, vivement.

Demain ! Mais les travaux d'aménagement de l'hôtel que vous avez acheté ne sont pas encore terminés, et...

LA DUCHESSE, regardant Roger avec insistance.

N'insistez pas... Il faut que nous partions... (Changeant de ton en s'adressant à madame de la Marche et à Laurence.) Jusqu'au moment de ce départ... je ne voudrais pas être une occasion de gêne pour vous, mesdames... et je vais...

Elle se lève pour sortir.

Mme DE LA MARCHE.

Ne vous dérangez pas, madame... J'allais justement quitter ma fille...

Digitized by Google

LAURENCE.

Je vous demande alors la permission, madame, d'accompagner ma mère !...

Elles sortent.

L'AMIRAL.

Et moi, je vous enlève Roger, mais pour quelques instants seulement. (A Roger.) Vous m'avez promis de me communiquer le rapport de votre administration à Pondichéry ; je le lirai avec le plus grand intérêt.

Ils disparaissent après que tout le monde s'est salué.

SCÈNE V

LA DUCHESSE, PALMIERI.

PALMIERI.

Est-ce que sérieusement, tu veux partir demain ?

LA DUCHESSE.

Très sérieusement.

PALMIERI.

Comment, toi, la Gorgone, toi la petite danseuse de San-Carlo, toi que mon habileté a transformée en grande dame, mais qui as besoin de sérieux parrains pour entrer dans le vrai monde...tu renonces à l'amitié facile qui nous était offerte ici.

LA DUCHESSE, avec insolence et défi.

Est-ce qu'on a besoin de parrains, comme tu dis, quand on est celle que je suis ?

Digitized by Google

PALMIERI, s'inclinant ironiquement.

Soit ! Mais moi qui n'ai que mes vingt millions.

LA DUCHESSE, avec emportement.

Tes vingt millions ! Ah ! tu prends tout pour toi seul maintenant. Est-ce qu'elle n'est pas à nous deux, cette fortune tombée des nues...

PALMIERI, riant.

Tu veux dire de la Chancellerie de France ! Simple employé à la préfecture de Naples, c'est moi qui avais été chargé de faire l'enquête réclamée par cette chancellerie, et de retrouver, s'il en existait encore, les héritiers de cet excellent Jean Palmieri parti pour les Indes à une époque voisine du déluge. C'est moi qui ai écrit officiellement à Calcutta, et qui ai ouvert la réponse non moins officielle de l'agent consulaire en cette ville, réponse qui contenait les actes de décès de Joseph Palmieri, de sa femme, de son fils et de sa fille, et comme aux actes de décès étaient joints les actes de naissance, j'ai précieusement conservé les pièces qui attestaient l'existence des deux enfants, et j'ai brûlé celles qui attestaient leur mort. Voilà comment, dès notre arrivée en France, nous avons été bien régulièrement reconnus héritiers légitimes du richissime banquier.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est ainsi que s'est accompli ce beau rêve. Eh bien après... Que comptes-tu faire ?

PALMIERI.

Moi ? Absolument rien, sinon consolider avec soin la situation conquise, nous entourer de toutes les garanties de sécurité que peuvent donner

Digitized by Google

des relations sérieuses avec des gens honorés et considérables comme ceux qui sont ici. Cela fait, nous laisser glisser doucement le long de la vie, sans souci ni inquiétude, l'esprit tranquille et le cœur joyeux.

LA DUCHESSE, avec mépris.

Si c'est là l'idéal que tu t'es forgé, ce n'est pas le mien ! Je me déplais dans cette maison d'une sérénité si froide... J'y souffre... et je veux en sortir.

PALMIERI.

C'est là toute la raison ? Allons donc !

LA DUCHESSE.

Eh bien non, il y en a une autre.

PALMIERI.

Laquelle ?

LA DUCHESSE, haussant les épaules.

Tu demandes quelle est la raison qui fait qu'une femme change de volonté sans motif apparent, qu'elle repousse aujourd'hui ce qu'elle recherchait hier et qu'elle passe du rire aux larmes en moins d'un instant.

PALMIERI.

Tu es amoureuse ?

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

PALMIERI, la regardant en face.

Amoureuse... du comte de Moray ? Toi, la Gorgone ?

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Eh bien, oui, moi, la Gorgone! Après?... Qu'importe que je sois danseuse ou duchesse, grande dame ou aventurière... Je suis femme!... C'est-à-dire que j'ai les mêmes passions que nous avons toutes... que j'ai soif des mêmes joies... que je souffre des mêmes douleurs... et que je veux du moins m'y soustraire par la fuite, puisque je ne peux pas vaincre celui qui me les cause.

PALMIERI.

Tu aimes... et tu n'as pas su te faire aimer!

LA DUCHESSE, violemment.

Je n'ai pas dit ceci... Non! non!

PALMIERI.

Alors, explique-toi. Je ne comprends pas.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est que tu ne les connais pas, ces orgueilleux honnêtes gens! Tu ne sais pas les forces qu'ils trouvent contre eux-même dans ce qu'ils appellent: le devoir, l'honneur! Oui, Roger est violemment épris de moi... Est-ce réel amour ou impérieux désir? Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour cacher son amour, il s'efforce de se taire à lui-même! Quand nous sommes seuls, ses regards me dévorent, mais sa bouche reste muette.

PALMIERI.

Et c'est pour cela que tu veux partir?

LA DUCHESSE.

C'est pour cela, oui.

Digitized by Google

PALMIERI, d'un ton ferme.

Eh bien... reste.

LA DUCHESSE.

Comment?

PALMIERI.

Reste... et épouse-le.

LA DUCHESSE.

Tu dis?

PALMIERI.

Je dis, madame la Duchesse, que j'ai l'honneur de vous demander votre main pour mon ami : le comte Roger de Moray.

LA DUCHESSE.

Est-ce que tu deviens fou?

PALMIERI.

Du tout. J'ai toute ma raison. Ecoute-moi et pèse bien chacune de mes paroles. Nous ne sommes plus ici en Italie, où les liens du mariage sont indissolubles; en France fleurit la bienheureuse loi du divorce, et madame de Moray, cet ange de pureté, de sagesse...

LA DUCHESSE.

Achève.

PALMIERI.

Madame de Moray a un amant.

LA DUCHESSE.

Allons donc ! Tu es fou !

PALMIERI.

Elle a.... un amant.. te dis-je.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Un amant! Elle! avec ce calme, cette sérénité, avec cet air d'imposante vertu. Mais sais-tu bien que si c'était vrai, elle serait superbe, cette femme-là!

PALMIERI.

Ma chère, quand les honnêtes femmes veulent bien s'en mêler, elles sont plus fortes que les autres.

LA DUCHESSE, vivement.

As-tu des preuves?

PALMIERI.

Sans cela, est-ce que j'en parlerais?

LA DUCHESSE.

Parle donc vite, alors...

PALMIERI.

Eh bien, il y a deux jours, le hasard me fit croiser, dans une rue déserte, une femme mystérieusement voilée. C'était madame de Moray.

LA DUCHESSE.

Continue.

PALMIERI.

M'imaginant que j'allais assister à l'accomplissement de quelque œuvre de charité, je me mis à la suivre. Tout à coup elle entre sous le porche d'une église et disparaît.

LA DUCHESSE.

Et toi, que fais-tu?

PALMIERI.

J'entre à mon tour dans cette église où régnait,

Digitized by Google

par bonheur, une obscurité profonde. Je me glisse dans l'ombre des colonnes, jusqu'à ce que j'aie retrouvé les traces de la fugitive. Mais alors, la belle n'était plus seule, un jeune homme lui parlait avec beaucoup d'animation, tandis qu'elle, très émue, très troublée, cherchait à le calmer.

LA DUCHESSE.

Et qu'as-tu entendu?

PALMIERI.

J'étais en face de Roméo et Juliette. Seulement, c'était Juliette qui pressait Roméo de partir, de s'en aller loin, bien loin, en Amérique, et pour qu'il ne restât aucune trace du passé, elle le suppliait de restituer des lettres d'amour, capables de compromettre son honneur et le bonheur de sa fille... C'est assez clair, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Et que disait Roméo ?

PALMIERI.

Roméo ne s'obstinait pas trop à demeurer. Mais il exigeait qu'on lui payât ses frais de voyage... Une misère... Cent mille francs.

LA DUCHESSE, riant.

Cent mille francs !

PALMIERI.

Il rendrait à ce prix les lettres en question... Vous aurez cette somme, dit madame de Moray, mais pas avant samedi. J'ai engagé une partie de mes diamants chez le joaillier Muller qui m'apportera l'argent vendredi à quatre heures. Et ils se séparèrent. Elle, toute joyeuse de recouvrer prochainement ses lettres, et lui joyeux de toucher bientôt

Digitized by Google

son argent. Comprends-tu le parti que l'on peut tirer d'une pareille découverte, et veux-tu toujours t'éloigner ?

LA DUCHESSE.

Non, non, je ne pars plus. Ah ! voilà donc qu'elle s'écroule, cette insolente supériorité dont elle m'écrasait.

PALMIERI.

Bientôt tu seras comtesse de Moray et m'aideras alors à devenir le mari de ta future belle-fille.

LA DUCHESSE.

Que veux-tu dire ?

PALMIERI.

Tu as dû voir sur le bureau du Comte un délicieux portrait, c'est celui de mademoiselle Paulette de Moray qui va prochainement arriver en France. Grâce à l'ascendant que tu auras su prendre sur ton mari, tu disposeras à ton gré de la main de cette jeune fille ; et lorsque nous serons liés, l'un et l'autre, à cette illustre famille, qui songera jamais à fouiller dans le passé de l'épouse et du gendre du noble comte de Moray !

LA DUCHESSE.

Oui, tout cela est un beau rêve. Je tâcherai d'en faire une réalité.

PALMIERI.

Chut ! Voici Roger.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

Je croyais trouver ici madame de Moray.

LA DUCHESSE.

Elle n'est point encore revenue.

PALMIERI.

Puisque tu as monsieur de Moray pour te tenir compagnie, je vais faire ta commission.

LA DUCHESSE.

Aie soin de recommander que tout soit prêt pour notre départ.

PALMIERI.

C'est entendu... A tout à l'heure.

Il sort.

ROGER.

C'est donc bien décidé... Vous partez, Madame !

LA DUCHESSE.

Très décidé... et, puisque nous allons devenir, et pour toujours, étrangers l'un à l'autre, dites-moi donc, franchement, pourquoi nos causeries si familières se sont tout à coup interrompues, pourquoi nos relations si amicales, si... fraternelles, sont devenues, de votre part, réservées et glaciales.

Digitized by Google

ROGER.

Vous le voulez ?

LA DUCHESSE.

Je vous en prie.

ROGER.

Eh bien, je puis vous l'apprendre en toute franchise maintenant que vous partez. Si je me suis éloigné de vous, madame la Duchesse, c'est que ma conscience et mon devoir le commandaient.

LA DUCHESSE.

Votre devoir... Expliquez-moi donc cela. Je ne comprends pas du tout.

ROGER.

Je me suis aperçu que ces sentiments de sympathie et d'affection dont vous venez de me parler pourraient faire place à des sentiments plus vifs, d'une autre nature, et...

LA DUCHESSE.

Enfin, vous avez eu peur de m'aimer.

ROGER.

De vous aimer et de vous le dire.

LA DUCHESSE, riant.

Oh ! cela eût été un bien grand crime, en effet.

ROGER.

Ne riez pas, Madame. Je sais qu'un pareil langage peut paraître, par le temps qui court, un peu... bien naïf. Un homme qui lutte contre son propre cœur et veut rester fidèle à la foi conjugale, cela frise terriblement le ridicule : mais si vous saviez

Digitized by Google

en quelle haute estime je tiens madame de Moray, si vous saviez quel profond respect et quelle reconnaissante tendresse j'ai voués à cette digne et chaste épouse, vous comprendriez que j'aie dû imposer silence à mes lèvres, et refouler au fond de mon âme un aveu qui devait être à la fois une offense envers vous et une trahison envers elle.

LA DUCHESSE.

Et voilà pourquoi, avec une noble fermeté que j'admire, vous avez essayé... vous essayez encore de ne pas me dire : je vous aime !... Mais tous vos efforts sont inutiles, mon pauvre ami, car si vous cadenassez vos lèvres pour empêcher ce grand secret de s'en échapper, vos regards qui dévorent les miens quand nos yeux se rencontrent, vos mains qui frémissent quand elles frôlent les miennes se sont, depuis longtemps, chargés de me l'apprendre.

ROGER.

Ma bouche, du moins, ne le dira jamais. Car je rougirais de honte, et pour vous et pour moi, si je vous offrais, entre vous et ma femme, un monstrueux partage.

LA DUCHESSE.

Alors, c'est bien parce que l'épouse est chaste et fidèle que l'homme qui m'adore ne me dira jamais : Je vous aime ?

ROGER, avec fermeté.

Oui.

LA DUCHESSE.

Ne répétez pas cela, vous me tenteriez trop.

ROGER.

Que signifie ?

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Rien, je ne veux rien dire.

ROGER.

Permettez, vous n'avez plus maintenant le droit de vous taire. Parlez, au nom du ciel, parlez.

LA DUCHESSE.

Eh bien, après tout, les batailles de l'amour sont des batailles comme les autres, où chacun a droit de se servir des armes qu'il tient dans ses mains. Et si votre cœur doit être à la plus digne, je le réclame et je le prends.

ROGER.

Savez-vous bien que dans les paroles que vous venez de prononcer, il y a une odieuse accusation... une odieuse calomnie contre madame de Moray.

LA DUCHESSE, avec fierté.

Une accusation... peut-être, une calomnie, non.

ROGER.

Allons, expliquez-vous, je le veux!

LA DUCHESSE.

Vous voulez que je vous dise... Eh bien, sachez donc... non, non, je ne peux pas, vous la tueriez...

ROGER.

Je la tuerais!... Mais alors, cela signifie qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle me déshonore... Elle! Laurence!... Ah! ah! ah! Laurence, cet ange de sagesse, d'honneur et de vertu!... Cette mère si tendre et si dévouée, cette épouse chaste et fidèle,

Digitized by Google

aimée, respectée par son mari, oui, oui, respectée, entendez-vous, respectée ! Ah ! la pauvre idée que vous avez eue là, chère Madame, et comme vous devez rougir de cette misérable invention !

LA DUCHESSE, froidement.

Vous vous trompez, je n'ai rien inventé.

ROGER.

Alors, cette calomnie vous a été racontée par quelque lâche ennemi.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez encore. Celui de qui je tiens ce mystère est un homme en qui j'ai toute confiance, un homme qui vous aime autant que je la hais, elle qui vous trahit.

ROGER.

Et cet homme, quel est-il ?

LA DUCHESSE.

Palmieri !

ROGER.

Votre frère.

LA DUCHESSE.

Dans un rendez-vous auquel il assistait caché, il a entendu la conversation des deux coupables, il a acquis la preuve de la trahison de votre femme.

ROGER.

Mais c'est à rendre fou, tout ce que vous me dites là, et je veux à l'instant...

Digitized by Google

SCÈNE VII

LES MÊMES, PALMIERI, entrant.

ROGER.

Palmieri !

PALMIERI, à la Duchesse.

Nos préparatifs sont achevés, nous partirons quand tu voudras.

ROGER.

Vous ne partez pas, Monsieur, ni vous, ni madame la Duchesse.

PALMIERI, à sa sœur.

Est-il vrai ?

LA DUCHESSE.

Oui, cela est vrai ! (Bas) La partie est engagée, faut la gagner.

PALMIERI, bas.

Nous la gagnerons.

ROGER.

Madame votre sœur affirme, Monsieur, que vous avez découvert un secret qui intéresse au dernier point mon honneur.

PALMIERI.

Moi... permettez... je...

ROGER.

Pas d'hésitation, songez qu'il y a là une question de vie ou de mort.

Digitized by Google

PALMIERI.

Mais, Monsieur.

ROGER.

Est-il vrai que vous soyez en mesure de prouver que madame de Moray, trahissant les devoirs les plus sacrés, me trompe, me déshonore ?

PALMIERI.

Pensez-vous qu'un galant homme puisse se faire le dénonciateur d'une femme ?

LA DUCHESSE.

J'ai tout dit, tu peux parler.

ROGER.

Parlez donc, enfin !

PALMIERI.

Eh bien, quoiqu'il puisse m'en coûter, oui, monsieur le comte, je l'avoue, ce que vous a dévoilé ma sœur est bien vrai : madame de Moray...

ROGER.

Des preuves, monsieur, des preuves !...

PALMIERI.

Ces preuves... je les mettrai demain sous vos yeux.

ROGER.

Demain... soit !

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAURENCE, tenant à la main une lettre qu'elle parcourt.

ROGER.

Elle!

LAURENCE, levant les yeux et apercevant son mari.

Ah! je vous cherchais, mon ami, pour vous faire partager ma joie, mon bonheur!

ROGER, s'efforçant d'être calme.

Qu'est-il donc arrivé?

LAURENCE.

La Lettre... la lettre que nous attendions de notre Paulette adorée.

ROGER.

Et que dit cette lettre?

LAURENCE, avec joie.

La convalescence de notre fille marche rapidement. Le docteur permettra bientôt que la chère enfant revienne en France où l'accompagnera votre sœur. Je vais donc enfin vous avoir réunis tous les deux, là, près de moi, devant mes yeux, dans mes bras. Ah! quelle joie! quel bonheur! Existera-t-il au monde une femme plus heureuse que moi?

LA DUCHESSE, bas à Palmieri.

Une habile comédienne, si tout ce que tu m'as dit est vrai.

Digitized by Google

PALMIERI, bas.

Tout est vrai.

ROGER, à Palmieri, montrant Laurence.

Et vous maintenez encore cette monstrueuse accusation ?

PALMIERI, bas.

Je suis forcé de la maintenir, Monsieur. Demain vous aurez les preuves.

ROGER, bas.

Et si vous m'avez trompé, demain, je vous tuerai !

Rideau.

Digitized by Google

ACTE II

Un salon, portes à droite et à gauche. Grande porte au fond. A droite se trouve une cheminée sous laquelle le feu est allumé, à gauche une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, PALMIERI.

FRANÇOIS, l'oreille collée contre la porte de droite.

C'est le frère et la sœur!... Les deux Napolitains, ils sont enfermés là depuis une demi-heure. Que peuvent-ils bien comploter ensemble! (Il se remet à écouter.) Ah! ah! ils parlent en italien. C'est une précaution... Ils tiennent à ce qu'on ne sache pas ce qu'ils disent.

Il se remet à écouter.

PALMIERI, ouvrant la porte et se heurtant à François.

Hein! que faisais-tu là?

FRANÇOIS.

Moi?... mais je... je rangeais, Monsieur, je faisais mon service.

PALMIERI.

C'est pour faire ton service que tu te tenais si près de la porte?

FRANÇOIS.

Si, signor!

Digitized by Google

PALMIERI, à part.

Il parle l'Italien !... diable !... Et il nous écoutait, j'en suis sûr ! (Haut.) Est-ce que ton service te retient ici depuis longtemps ?

FRANÇOIS.

Ah ! non monsieur, depuis un quart d'heure, tout au plus !

PALMIERI, à part.

Un quart d'heure ! c'est assez pour avoir entendu bien des choses... et nous causions de notre passé... Il nous faut à tout prix le silence de cet homme. (Haut.) François !

FRANÇOIS.

Monsieur !

PALMIERI.

Tu as l'air d'un garçon intelligent !

FRANÇOIS.

Monsieur est bien bon !

PALMIERI.

Intelligent et discret !

FRANÇOIS.

Intelligent autant que je puis l'être... discret autant qu'il faut l'être, Monsieur !

PALMIERI.

Eh ! bien ! il faut l'être beaucoup ! (Lui donnant de l'argent.) Tiens ! prends !

FRANÇOIS.

Tant que cela !

Digitized by Google

PALMIERI.

Ce n'est qu'un acompte.

FRANÇOIS.

Un acompte !

PALMIERI.

Tu comprends que la discrétion ne peut raisonnablement se payer qu'après avoir été mise à l'épreuve.

FRANÇOIS.

Je comprends à merveille.

PALMIERI.

Si tu me prouves que je puis avoir confiance en toi, je te récompenserai largement.

FRANÇOIS.

Je suis à vos ordre corps et âme, Monsieur !

PALMIERI.

C'est bien, j'y compte !

Il sort.

FRANÇOIS, regardant l'argent qu'il vient de recevoir.

Je n'ai pas entendu un seul mot de ce qu'ils ont dit et il me donne dix louis, pour ne pas le répéter... C'est de l'argent facilement gagné... D'ailleurs, quand bien même j'aurais entendu, je n'aurais rien compris du tout. Si Signor... Voilà tout ce que je sais en fait d'italien !... La sœur est restée dans le salon. Est-elle seule à présent ou bien monsieur le Comte est-il descendu auprès d'elle ?...

Il se remet à écouter.

Digitized by Google

SCÈNE II

FRANÇOIS, MALTAR.

FRANÇOIS.

Je n'entends rien... l'italienne est décidément seule... Ah ! je crois que... (Maltar entre du fond, il va prendre François par l'oreille et l'amène sur le devant de la scène.) Aïe ! Monsieur Maltar ! Lâchez donc cela !

MALTAR.

Que faisiez-vous là ?

FRANÇOIS.

Si je vous disais que je n'écoutais pas à cette porte, vous ne me croiriez peut-être pas, monsieur Maltar !

MALTAR.

En effet, je ne vous croirais pas !

FRANÇOIS.

Eh bien, vous auriez raison ! Oui, c'est vrai ! J'écoutais ! mais je vous jure que c'était sans mauvaise intention. Je suis curieux, mais incapable de nuire aux maîtres que je sers. Enfin, je suis peut-être un fichu domestique, mais je ne suis pas un méchant homme.

MALTAR.

En vérité ?

FRANÇOIS.

Tenez, je veux vous en donner une preuve.

Digitized by Google

MALTAR.

Une preuve !

FRANÇOIS.

Je vous ai dit ma façon d'envisager les maisons dans lesquelles j'entre en service.

MALTAR.

Chacune d'elles est pour vous une espèce de théâtre, je sais cela.

FRANÇOIS.

Eh bien ! monsieur Maltar, je crois, qu'ici, le drame commence à se nouer vigoureusement. En un mot, il se machine quelque chose contre nos maîtres.

MALTAR.

Qui peut leur en vouloir ?

FRANÇOIS.

Chut ! chut ! Le sieur Palmieri et sa sœur !

MALTAR.

D'où vous vient ce soupçon ?

FRANÇOIS.

Monsieur Palmieri m'a surpris comme vous venez de me surprendre, écoutant à cette porte, et au lieu de me réprimander, supposant sans doute que j'avais entendu ce qu'il venait de comploter avec madame la Duchesse de San-Lucca...

MALTAR.

Il vous a donné cet argent pour acheter votre discrétion.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Voilà ! Et ceci m'a-t-il dit, n'est qu'un simple acompte.

MALTAR.

Et qu'avez-vous l'intention de faire ?

FRANÇOIS.

Ah ! d'abord, garder l'argent et ensuite, tenir religieusement ma promesse de ne pas répéter ce qu'ils ont dit, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'en ai pas compris un seul mot.

ROGER, entrant de gauche.

Prévenez madame de San-Lucca que je suis rentré.

FRANÇOIS.

A l'instant, monsieur le Comte.

Maltar sort par la droite, François sort par le fond.

SCÈNE III

ROGER, puis LA GORGONE.

ROGER.

C'est aujourd'hui, m'ont-ils dit, aujourd'hui qu'ils me donneront la preuve de la trahison de Laurence !... Je brûle de les interroger, et je tremble d'apprendre ce qu'ils ont à me dire, mais qu'ils viennent ! Qu'ils viennent donc. (A la Gorgone qui entre.) Vous ! C'est vous ! Eh bien, ces preuves que vous m'avez promises ?

Digitized by Google

LA GORGONE.

Je vais vous les donner dans un instant.

Elle s'approche de la fenêtre.

ROGER.

Que faites-vous là ?

LA GORGONE.

J'attends le signal par lequel mon frère m'annoncera l'arrivée de celui qui les apporte.

ROGER.

Et celui-là, c'est...

LA GORGONE.

Regardez ! justement le voilà !

Elle va sonner.

ROGER.

Monsieur Muller, le bijoutier de notre famille ! Qu'a-t-il à faire dans ceci ? Pourquoi sonnez-vous ?...

LA GORGONE.

Pour que vous fassiez introduire ici monsieur Muller, avant qu'il ait eu le temps d'entrer chez madame de Moray.

FRANÇOIS.

Monsieur le Comte a sonné ?

LA GORGONE, bas.

Donnez vite cet ordre.

ROGER.

Priez monsieur Muller de venir me parler. (François sort.) Eh bien ?

Digitized by Google

LA GORGONE.

Demandez-lui ce qu'il vient faire ici. Il alléguera sans doute quelque prétexte, mais en réalité cet homme, le bijoutier de votre famille, apporte cent mille francs à votre femme qui a mis ses diamants en gage, afin de retirer des mains de son amant les lettres qu'elle a eu l'imprudence de lui écrire.

ROGER, avec force.

Laurence ! Allons donc ! J'aurai bientôt fait justice de cette infâme calomnie.

LA GORGONE.

Ou justice de cette infâme trahison !

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. MULLER, entrant du fond.

MULLER.

Monsieur le Comte m'a fait l'honneur de m'appeler.

ROGER, avec hésitation.

Oui, Monsieur, oui, je voulais... je désire...

LA GORGONE, bas.

Soyez donc plus calme.

ROGER, se calmant.

Je désire savoir, monsieur Muller, quel motif vous a conduit chez moi ?

Digitized by Google

MULLER, hésitant.

Il s'agit... monsieur le Comte... de quelques réparations à faire aux parures de madame la Comtesse.

LA GORGONE, bas.

Ceci est le prétexte... exigez la vérité!

ROGER.

Répondez-moi... franchement, je vous prie!... vous devez vous apercevoir, mon cher monsieur Muller, que je suis un peu ému, c'est que, juste au moment où vous arriviez, Madame venait de me dévoiler un secret que vous tentez vainement de me cacher.

MULLER.

Monsieur le Comte.

ROGER.

Parlez sans hésiter. Je connais toute cette mystérieuse affaire. (Montrant la Gorgone.) Madame la Duchesse qui est l'amie et la confidente de madame de Moray dans ses bonnes œuvres vient de m'apprendre que la Comtesse, pour subvenir aux besoins de son inépuisable charité, a remis entre vos mains une partie de ses bijoux de famille... en garantie d'une somme de cent mille francs... qu'elle vous a prié de lui prêter... cela est-il bien vrai, monsieur Muller ?

MULLER, hésitant.

Monsieur le Comte...

ROGER.

Répondez! Est-ce la vérité ?

Digitized by Google

MULLER.

Puisque vous êtes si bien informé, monsieur le Comte, ma foi oui.. j'avoue le tout...

ROGER, à part avec douleur.

Il avoue!

MULLER.

Madame de Moray m'a effectivement demandé cent mille francs que je devais lui remettre aujourd'hui, mais la rentrée sur laquelle je comptais me fait défaut au dernier moment, et je venais prévenir madame la Comtesse de ce retard...

ROGER, contraint.

Nous ne la préviendrons pas, chez monsieur Muller... cela pourrait déranger les... charitables combinaisons de madame de Moray, je tiens à ce que rien n'y mette obstacle... Et... il me vient une excellente idée, vous avez les diamants chez vous, n'est-ce pas?

MULLER.

Je les ai sur moi, monsieur le Comte.

ROGER.

Sur vous?

MULLER.

Je les avais apportés pour le cas où madame de Moray ne recevant pas l'argent aujourd'hui, changerait d'idée, ou préférerait s'adresser à l'un de mes confrères...

ROGER.

Alors, tout est pour le mieux; vous me rendrez les bijoux, moi je vous donnerai l'argent que vous

Digitized by Google

porterez à ma femme, sans lui dire d'où il vient, bien entendu... Ses charités ne m'auront ainsi aucune obligation, et les diamants de famille, ne sortiront pas de notre maison.

MULLER.

Je suis à vos ordres, monsieur le Comte.

ROGER.

C'est bien!... veuillez m'attendre dans mon cabinet... Je vais vous remettre la somme... Allez, mon cher monsieur Muller, et pas un mot de tout ceci.

MULLER.

Comptez sur moi, monsieur le Comte.

Il salue et sort.

SCÈNE V

ROGER, LA GORGONE.

ROGER, avec force.

C'était vrai! Elle me trompait! Elle me trahissait! Et tandis que j'imposais silence à mon amour, tandis que je le reniais cet amour, tandis que je mentais par idiote vertu, elle mentait de son côté, par criminelle dépravation.

LA GORGONE.

Calmez-vous, au nom du ciel!

ROGER, froidement.

Le nom de son complice?

Digitized by Google

LA GORGONE.

Je ne le connais pas !

ROGER.

Où doit-elle lui porter cet argent ?

LA GORGONE.

Cela aussi je l'ignore, tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle doit le lui remettre demain en échange de ses lettres.

ROGER.

Alors, je me tairai jusque-là, renfermant dans mon âme ma colère et le secret de ma vengeance, et demain, résolu, implacable, j'épierai chacun de ses pas, chacune de ses démarches... jusque-là, vous me garderez le secret.

LA GORGONE, prête à sortir.

Je vous le promets... Vous êtes malheureux, mon ami, je ne vous dis plus adieu, mais au revoir !

ROGER.

Au revoir donc !

La Gorgone sort à droite.

SCÈNE VI

ROGER, puis LAURENCE.

ROGER, il s'assied, regardant les diamants.

Ces diamants que mon amour lui avait donnés le jour où notre union s'accomplissait, elle les engageait aujourd'hui pour payer la rançon de son hon-

Digitized by Google

neur perdu !... Ils m'apportent la preuve de sa honte, de son crime... et cependant, je sens naître le doute dans mon âme. Tout le passé se dresse devant mes yeux, tous mes souvenirs de bonheur se réveillent dans ma mémoire, et je crois entendre la voix de notre enfant qui me crie : Ce n'est pas vrai! Père ! Elle nous aime trop pour vouloir te rendre malheureux à ce point... Mais ces preuves !... Ces preuves! Ah ! si elles pouvaient être mensongères ! (Laurence entre). Elle !

Il met l'écrin dans sa poche.

LAURENCE.

Je vous cherchais, mon ami, je voulais vous prier d'envoyer une dépêche à Pondichéry. La lettre d'hier nous apprend bien le prochain embarquement de Paulette avec votre sœur, mais elle n'en précise pas le jour, non plus que le nom du navire qui doit les ramener... je voudrais savoir toutes ces choses pour que notre pensée pût mieux accompagner notre enfant pendant sa longue traversée.

ROGER.

Vous l'aimez tendrement votre fille, n'est-ce pas ?

LAURENCE.

Quelle étrange question !... Jamais je n'aurais songé à vous en adresser une semblable !

ROGER.

Vous l'aimez plus que tout au monde ?

LAURENCE.

J'ai fait deux parts de mon cœur, Roger, vous en possédez chacun une, vous et notre chère Paulette, mais je ne me suis jamais demandé quelle était la plus grande.

Digitized by Google

ROGER.

J'ai eu tort de vous faire cette question... oui, oui... vous nous aimez tendrement... oui, vous êtes fidèlement attachée à vos devoirs... pardonnez-moi donc... Ah ! à propos, Laurence, une affaire importante va m'appeler au Hâvre... vous plaira-t-il de m'y accompagner.

LAURENCE.

Très volontiers, mon ami.

ROGER, avec joie.

Vous consentez ?

LAURENCE.

Avec grand plaisir.

ROGER.

Alors nous partirons... demain...

LAURENCE, troublée.

Demain !

ROGER, avec intention.

Oui, c'est... c'est demain que je dois me rendre au Hâvre.

LAURENCE.

Ne pourriez-vous retarder un peu ce départ ?

ROGER.

Le retarder... pourquoi ? Avez-vous pris quelque engagement sérieux... pour demain ?

LAURENCE.

Oui... précisément.

Digitized by Google

ROGER, douleur contenue.

Ah!

LAURENCE.

Et si vous vouliez bien remettre à deux ou trois jours...

ROGER, même jeu.

Allons !... soit ! j'attendrai... je vais faire partir la dépêche pour... notre chère Paulette...

LAURENCE.

Je vous en remercie, mon ami...

ROGER.

Bien ! décidément, Laurence, vous tenez à rester à Paris, demain ?

LAURENCE.

Oui... bien décidément...

ROGER.

J'attendrai alors, j'attendrai.

Il sort.

SCÈNE VII

LAURENCE, seule, puis MALTAR.

LAURENCE.

Quatre heures passées ! Muller devrait être déjà venu. Je lui ai dit, il est vrai, que je n'aurais besoin de cet argent que demain. Ah ! lorsque j'en aurai fini pour toujours avec cette douloureuse affaire, je m'efforcerai d'en perdre le souvenir, et je serai toute à toi ma fille adorée.

Digitized by Google

MALTAR, entrant.

Il y a un jeune homme qui demande à parler à madame la Comtesse.

LAURENCE.

Ah! oui, je sais, de la part de monsieur Muller?

MALTAR.

Je ne le pense pas madame la Comtesse... voici la carte de ce jeune homme.

Il tend un plateau sur lequel est une carte de visite.

LAURENCE, étonnée.

Sa carte! (Lisant.) Robert! Robert Burel!... Lui! grand Dieu! (Haut.) Faites entrer!... (Maltar sort.) Lui ici! Il ne faut pas qu'il y reste une seule minute... Si on venait à le surprendre.

ROBERT, saluant respectueusement.

Madame.

SCÈNE VIII

LAURENCE, ROBERT.

LAURENCE, très agitée.

Comment avez-vous osé venir? Je ne devais vous revoir que demain pour vous remettre... ce qui était convenu, et vous aviez juré de ne pas vous présenter dans la maison de mon mari!... Mais en vérité, je ne puis comprendre que vous soyez encore là!... Quand vous voyez l'effroyable inquiétude où votre présence me jette. Ne m'entendez-vous pas? Ne me comprenez-vous pas?

Digitized by Google

ROBERT, froidement.

Pardonnez-moi... Je vous entends... je comprends... et je reste...

LAURENCE.

Mais songez que l'on peut venir... que mon mari...

ROBERT.

Votre... mari ? Qu'avez-vous à redouter de lui ?

LAURENCE.

Vous le demandez !

ROBERT.

Je ne suis pas votre amant, cela est bien facile à prouver.

LAURENCE.

Bien facile à prouver, dites-vous ?... Comment cela ?

ROBERT.

En déclarant la vérité.

LAURENCE, avec énergie.

C'est-à-dire en flétrissant la plus honorée, la plus estimée des femmes ! En rejetant sur ma mère le poids de cette horrible accusation, en dévoilant le mystère que toute sa vie de remords a racheté, en déchirant le cœur de ce noble vieillard qui est mon père ! mais sachez-le donc, j'aimerais mieux mille fois me laisser accuser d'un crime que je n'ai pas commis que d'avouer sa faute à elle... J'aimerais mieux enfin, que l'on vous soupçonnât d'être mon amant, que d'avouer que vous êtes mon frère.

Digitized by Google

ROBERT, ironiquement.

Votre dévouement est sublime, et si je ne me sens pas de force à le partager, c'est que nous avons à nous deux, en une seule et même personne, vous une mère... angélique... digne de toute votre tendresse, moi une mère dénaturée, digne sinon de ma haine, du moins de mon indifférence.

LAURENCE.

On peut donc détester sa mère ?

ROBERT.

Aimeriez-vous la vôtre, si vous ne l'aviez jamais connue, si vous aviez été vouée par elle au plus complet abandon ? Ah ! je n'ai pas toujours eu le cœur aussi vigoureusement cuirassé. Lorsque j'étais tout jeune, je voyais d'autres enfants qui appelaient une femme leur mère ; celle-ci les embrassait avec tendresse, et moi, altéré de baisers et de caresses, quand je voyais passer quelque belle dame, je m'accrochais à sa robe, je lui criais, maman ! maman ! et l'on me riait au nez, ou bien on me chassait en me rudoyant ! Tel a été, ma chère sœur, mon apprentissage de la vie de famille... Et vous me demandez si l'on peut ne pas aimer sa mère !

LAURENCE.

Elle était mariée ! Que vouliez-vous qu'elle fît ?

ROBERT.

Qu'elle s'abstînt de me donner la vie !... Une vie si triste et si déshéritée, qu'en me laissant seul sur la terre, mon père dont je n'ai pas même le droit de porter le nom, puisque je m'appelle Robert Burel, ainsi que se nommait le paysan dont la femme a élevé mon enfance, mon père, dis-je, m'a légué pour

Digitized by Google

tout bien les lettres que je vous apporte. Ce sont les preuves de ta naissance, m'écrivait-il, si tu te trouves un jour à bout de ressources, je te permets de t'adresser à madame Firmin de la Marche et de lui dire : « Je suis votre fils, secourez-moi » ! Or, aujourd'hui, ce n'est pas seulement la misère qui me talonne, c'est le déshonneur qui me menace... voilà pourquoi j'ai écrit cette lettre qu'une erreur vous a fait ouvrir. Vos prières et vos larmes m'ont décidé à accepter la substitution des secours d'une sœur à ceux d'une mère, et tout est pour le mieux... Ma vue ne troublera pas la douce quiétude de madame de la Marche, et je renonce sans regret à la joie de presser sur mon cœur... cette mère inconnue.

LAURENCE.

Vous ne m'avez pas dit pourquoi, au lieu de m'attendre demain à l'endroit désigné, par moi, vous êtes venu ce soir ici.

ROBERT.

Le délai que l'on m'avait accordé pour m'acquitter et dégager mon honneur gravement compromis expire ce soir même, j'espérais obtenir un nouveau sursis, il m'a été refusé.

LAURENCE.

Mais l'argent que je vous ai promis, je ne l'ai point encore reçu ?

ROBERT.

Vous ne l'avez pas ?

LAURENCE.

Non ; mais cela ne peut tarder et d'une minute à l'autre...

Digitized by Google

ROBERT.

Eh bien, j'attendrai ce soir jusqu'à 10 heures... mais ce temps une fois écoulé...

MALTAR, entrant.

Monsieur Muller désirerait parler à madame la Comtesse.

LAURENCE.

Muller ?

MALTAR.

En apprenant que madame la Comtesse a du monde chez elle, il m'a chargé de remettre ceci à Madame, et de demander s'il y a une réponse...

LAURENCE, jetant un coup d'œil sur les papiers.

Vous remercierez monsieur Muller ; je passerai chez lui demain. (Maltar au moment de sortir s'arrête au fond.) Nous sommes sauvés ! Voici l'argent... (Voyant Maltar arrêté au fond.) Qu'attendez-vous Maltar ?

MALTAR.

Madame l'Amirale vient de rentrer... la voici !...

LAURENCE, émotionnée.

Ma mère !

ROBERT, froidement.

Elle ! Ah ! Je vais la voir ! Eh bien, je ne suis pas fâché de savoir ce que c'est qu'une mère.

Digitized by Google

SCENE IX

LAURENCE, Mme DE LA MARCHE, ROBERT.

Mme DE LA MARCHE, entrant par le fond.

J'ai été libre plus tôt que je ne le pensais et... (Apercevant Robert.) Ah ! tu n'es pas seule !...

LAURENCE, tremblante.

Non... monsieur Robert Burel... madame l'Amirale Firmin de la Marche.

Robert s'incline.

Mme DE LA MARCHE.

Je n'ai point encore rencontré Monsieur chez toi ?

LAURENCE.

En effet... C'est la première fois... que Monsieur...

ROBERT, troublé.

C'est la première fois aussi, madame, que je me trouve en votre présence, je ne m'attendais pas à ce grand honneur, et j'en suis plus ému que je ne l'aurais pensé.

Mme DE LA MARCHE.

Et d'où vient cette émotion, monsieur, je vous prie ?

LAURENCE, bas.

Prenez garde !

Digitized by Google

ROBERT, avec amertume.

La grande considération dont vous êtes entourée, madame, et votre haute réputation de bienfaisance, ne suffisent-elles pas pour justifier...

Mme DE LA MARCHE.

Ne me vantez pas trop, monsieur, on ne fait jamais tout le bien qu'on devrait faire ?

ROBERT.

Madame votre fille, est alors une noble exception, bonne et charitable pour son propre compte, elle accomplit en ce moment même une œuvre de dévouement et de réparation qui incombait à une autre.

Mme DE LA MARCHE.

En vérité, c'est bien Laurence ! contez-moi donc cela, monsieur !

ROBERT.

Eh bien, madame, il s'agit...

LAURENCE, vivement.

Non... non... c'est inutile...

ROBERT.

Pourquoi donc ? Oh ! ne craignez rien... Je ne dirai de votre action généreuse que ce qu'il faut en dire... Il s'agit, madame, d'une mère qui a depuis longtemps abandonné son enfant...

Mme DE LA MARCHE.

Son enfant ?

LAURENCE, bas.

Robert !

Digitized by Google

ROBERT.

Oui, son enfant ! un... une fille... oui une fille qui a grandi, privée de la tendresse maternelle... qui a vécu dans l'isolement et dans les larmes, et s'il m'a été donné de connaître madame la Comtesse de Moray, c'est qu'elle tendait une main secourable à cette infortunée, c'est qu'elle s'efforçait de relever son courage abattu, de calmer l'amertume de son âme, et de remplacer enfin la mère dénaturée qui...

Mme DE LA MARCHE.

La mère dénaturée, dites-vous!... Oh! croyez-moi, monsieur, plaignez les mères qui abandonnent, plus encore que vous ne devez plaindre les enfants délaissés par elles!... Vous ne savez pas comme moi!... comme moi qui l'ai appris par le spectacle des misères dont je suis entourée; vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a de cruel pour une femme dans la pensée que le petit être sorti de ses entrailles... va cesser de lui appartenir, qu'il lui faut renoncer à la joie suprême d'essuyer ses premières larmes, qu'elle n'entendra pas le son de sa voix, qu'elle ne recevra pas un baiser de ses lèvres... ;Qu'elle ne le reverra jamais enfin!... Jamais! Ah! c'est un supplice si cruel, si déchirant, qu'il vaut presque autant, je crois, le voir mourir sous ses yeux!

ROBERT.

Mourir!

LAURENCE.

Ma mère!

Mme DE LA MARCHE.

Oui, oui, mourir! Parce qu'on se dit alors: il est sous la garde de Dieu! mais l'enfant qu'une mère

Digitized by Google

s'est vue forcée d'abandonner et dont elle ignore le destin, que de désespoirs il fait naître... Que de larmes brûlantes il fait verser en secret... La nuit on croit entendre sa petite voix qui gémit et qui vous appelle... Le jour on croit le voir misérable et désespéré, courant après chaque femme qui passe, l'interrogeant du regard, et l'appelant maman! maman! Il souffre se dit-on! Il m'appelle à son aide et je ne puis rien !... Et l'on souffre de sa souffrance, et l'on pleure de ses larmes et l'on s'écrie: ne me hais pas! ne me maudis pas, mon fils! Ah! plaignez-les, monsieur, ces mères-là, et priez Dieu d'abréger leur martyre en les rappelant à lui!

LAURENCE.

Oh! ma mère!

Mme DE LA MARCHE, se levant.

J'en ai connu que le désespoir a tuées! J'en connais une qui se tuerait si sa honte était dévoilée.

ROBERT, à part.

Elle se tuerait. (Haut, et très ému.) Oh oui, j'ai prononcé un jugement injuste et de cruelles paroles. Si je la connaissais, madame, celle que j'accusais tout à l'heure, si je pouvais lui parler... comme je vous parle... je lui dirais: je me repens... mère infortunée.. Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Mme DE LA MARCHE.

Calmez-vous, monsieur, et veuillez répéter tout ce que je viens de dire à cette enfant dont vous plaidiez la cause, il y a un instant. Peut-être, est-elle tentée, comme vous l'étiez d'abord, d'accuser sa mère... apprenez-lui maintenant à la plaindre.

ROBERT.

Je le ferai, madame, et vos paroles se graveront

Digitized by Google

dans son cœur, comme si sa mère les lui eût adressées elle-même.

Mme DE LA MARCHE.

Si elle est pauvre, ma fille, je n'en doute pas, pourvoira à ses besoins, mais je désire qu'elle conserve ceci en souvenir d'une mère qui compatit à ses peines.

Elle détache un bracelet qu'elle lui donne.

ROBERT.

Elle le gardera précieusement, madame! (Lui baisant la main.) Toujours! toujours!

Mme DE LA MARCHE.

Adieu, Monsieur! Adieu!

Elle sort.

LAURENCE.

Eh bien, Robert, comme son cœur avait pressenti toutes les douleurs de votre âme!

ROBERT.

Oh! ma sœur! ma sœur!

SCÈNE X

ROBERT, LAURENCE.

ROBERT.

Misérable que j'étais! moi qui l'ai maudite pendant tant d'années!

Digitized by Google

LAURENCE.

Maintenant! ne perdons plus un instant.

Elle va chercher les billets de banque placés en rouleau sur la table.

ROBERT, sortant les lettres de sa poche

Voici les lettres.

LAURENCE.

Voici l'argent.

ROBERT.

Mais c'est comme un marché honteux que je fais là... Je ne veux pas de cet argent! Maintenant que j'ai vu ses larmes et compris ses douleurs, je ne veux pas vendre les lettres de ma mère... Non, non... je ne le veux pas!... Je ne le veux pas!

LAURENCE.

Sauvez votre honneur d'abord! Robert, ce n'est pas le prix d'un marché, mais le secours et presque la restitution d'une sœur qui vous aime à présent.

ROBERT.

Ah! vous êtes un ange comme elle et comme elle aussi, (L'attirant à lui et la pressant sur sa poitrine.), je vous aime! je vous aime!

Une porte s'ouvre et Roger paraît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROGER.

LAURENCE.

Mon mari!

ROBERT.

Lui!

Digitized by Google

ROGER, d'une voix étranglée, mais affectant un grand calme.

Voici vos diamants! Madame!

LAURENCE, étonnée.

Mes diamants!

ROGER.

Vous les aviez engagés afin d'en remettre l'argent à Monsieur qui devait en échange vous restituer votre correspondance et, puisque c'est moi qui ai racheté ces diamants... il est juste que ce soit à moi... que... Monsieur remette les lettres qui devaient en être le prix!

LAURENCE, avec terreur.

Les lettres!... vous voulez ces lettres?

ROGER.

Je les veux?

LAURENCE.

Jamais!

ROBERT.

Vous ne les aurez pas, Monsieur, c'est à moi qu'elles appartiennent et je garde mon bien!

ROGER, allant à lui.

Je... ne... les aurai pas?

ROBERT.

Non!

LAURENCE, s'élançant entre eux.

Roger!... mais que pensez-vous donc?

ROGER, riant avec amertume.

Ah! Ah! Ah! Elle le demande!

Digitized by Google

LAURENCE.

Ah! je vois, je comprends!... Mes diamants entre vos mains... un inconnu que vous trouvez chez moi, et ces lettres qu'il refuse de vous livrer... oui, oui, je comprends quels épouvantables soupçons s'élèvent dans votre esprit! quels indices et quelles preuves surgissent contre moi! Et vous ne vous êtes pas dit que ces soupçons devaient être injustes... ces preuves mensongères.

ROGER.

Et ma jalousie absurde? Car vous êtes la plus chaste des femmes, n'est-ce pas! Eh! bien alors, donnez-moi ces lettres?

LAURENCE.

Non!

ROBERT.

Je vous répète, monsieur, que je ne les donnerai pas.

LAURENCE, bas à Robert.

Elle se tuerait si son secret était découvert!

ROGER, à Robert.

Si ces lettres sont les seules armes dont il me plaise de faire usage contre Madame, il en est d'autres que je puis employer contre vous! Prenez garde, monsieur, prenez garde.

ROBERT.

S'il m'était possible de faire ce que vous me demandez! Monsieur, j'aurais devancé vos menaces qui, maintenant, mettent un obstacle de plus entre nous.

Digitized by Google

ROGER, avec force.

Mais vous ne lisez donc pas dans mes yeux quelle fureur et quelle implacable haine débordent de mon cœur, vous ne comprenez donc pas quelle terrible lutte je soutiens contre moi-même, vous ne voyez donc pas que si vous tardez une minute de plus je vais vous tuer...

Il sort un révolver de sa poche.

LAURENCE.

Roger, au nom du ciel, au nom de notre enfant, écoutez-moi, croyez-moi!... Roger! ce que vous demandez serait une action horrible, épouvantable... ce serait un crime!... Roger! un crime!

ROGER, avec son révolver à la main.

Ces lettres, monsieur, ces lettres!

LAURENCE, à genoux, les bras tendus vers Roger.

Non, non... ne commettez pas un crime irréparable, ne frappez pas un innocent! Puisqu'il le faut, vous saurez tout, oui, je vais tout vous dire!

ROGER.

Ces lettres d'abord.

LAURENCE, hors d'elle-même.

Eh bien, oui! vous les lirez, mais un seul mot vous convaincra mieux qu'elles... sachez-le donc, celui que vous accusez d'être mon amant, mon complice, c'est...

Digitized by Google

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'AMIRAL, Mme DE LA MARCHE.

Mme DE LA MARCHE.

Qu'y a-t-il ?

LAURENCE.

Ma mère !

ROBERT.

Grand Dieu !

L'AMIRAL.

Que se passe-t-il donc ?

LAURENCE, bas, montrant l'amiral.

Et lui ! lui !

L'AMIRAL.

Encore une fois qu'y a-t-il ?

ROGER.

Ce qu'il y a ? je vais vous le dire : Il y a que je suis trahi, il y a que je viens de surprendre votre fille dans les bras de son amant.

L'AMIRAL.

Son amant !

Mme DE LA MARCHE.

Laurence, coupable, déshonorée ! Allons donc ce n'est pas vrai ! C'est faux !

LAURENCE, avec force et pleurant.

Ah ! tu me défends, toi, ma mère !

Digitized by Google

ROGER.

Il y a enfin, qu'au lieu de tirer de cette trahison, la vengeance à laquelle j'avais droit, j'ai d'abord voulu me faire remettre la correspondance où se trouve la preuve de leur crime.

L'AMIRAL.

Et alors?

ROGER.

Ils ont refusé de donner ces lettres que j'exigeais.

L'AMIRAL, avec force.

Nous saurons nous en emparer!

ROGER.

Et c'est vous, monsieur L'Amiral, vous-même qui allez les lire. C'est vous qui prononcerez l'arrêt de votre fille et de son complice.

ROBERT, à part.

Les lire. (Bas.) Lui! Son mari!

LAURENCE, se rapprochant de Robert, avec force.

Vous ne les aurez pas!

L'AMIRAL, à Laurence.

Je vous ordonne de nous les livrer à l'instant.

ROBERT, regardant sa mère.

Non!... non!... jamais!...

ROGER.

Je saurai bien vous les arracher!...

LAURENCE, montrant le feu dans la cheminée.

Robert! là! là!

Digitized by Google

ROBERT, les jetant au feu.

Arrachez-les donc aux flammes!

ROGER et L'AMIRAL.

Ah!

Ils s'élancent vers la cheminée devant laquelle se place Robert.

ROBERT, les bras croisés.

Vous ne passerez pas!

ROGER.

Eh bien! Meurs donc, alors!

Il fait feu sur lui.

LAURENCE, jetant un cri.

Ah!

ROBERT, chancelant.

Monsieur, je ne vous avais point outragé! J'étais sans armes et vous m'avez tué! Je meurs!... (Regardant sa mère.) Je meurs heureux!.. La cause de ma mort rachètera les fautes de ma vie.

Il tombe.

LAURENCE.

Ah! (S'agenouillant près de Robert.) Mort! il est mort, Seigneur, ayez pitié de son âme!

Mme DE LA MARCHE, bas.

Relève-toi, malheureuse!

LAURENCE, pleurant.

Ah! ma mère, ne m'empêchez pas de prier pour lui!

ROGER, avec colère.

Relevez-vous! Cet homme était votre amant! Et pour cela je vous chasse de ma maison!

Digitized by Google

LAURENCE, bas.

Roger!

L'AMIRAL.

Vous avez déshonoré à la fois, votre mari et votre père, et pour cela, je vous maudis !

LAURENCE.

Chassée! maudite! moi! moi! (Portant les mains à son front.) Ah! c'est du feu qu'il y a là! du feu! (Regardant avec égarement.) Que s'est-il donc passé ? Je ne sais plus! Je ne sais plus ?

Mme DE LA MARCHE.

Laurence!

LAURENCE.

Qui m'a parlé ? (Apercevant le corps de Robert et le montrant à sa mère dont elle a saisi la main.) Ah ! il l'a tué ! Il l'a tué ! Oui, oui, parce que c'était... (D'une voix très calme et qui dénote la folie.) C'était mon amant!...

Rideau.

Digitized by Google

ACTE III

A Paris. Dans l'hôtel du comte de Moray. Un salon. Au fond, une serre ornée de plantes exotiques.

SCÈNE PREMIÈRE

PALMIERI, ROQUEVAIRE, D'ARTI, MAUREVEL, plusieurs JEUNES GENS, puis LA GORGONE, ROGER, DAMES.

ROQUEVAIRE.

Mes compliments, mon cher Palmieri, c'est vous qui dirigez la maison de votre sœur, la nouvelle comtesse de Moray ; et j'admire comme, en peu de temps, vous avez transformé ce vieil hôtel.

MAUREVEL.

C'est maintenant un véritable palais !

PALMIERI.

La chose était des plus faciles, mon beau-frère m'ayant laissé carte blanche.

ROQUEVAIRE.

Ah ! Monsieur de Moray ne s'est pas occupé du tout...

PALMIERI.

Non. Après le verdict qui a déclaré légitime le

Digitized by Google

meurtre de l'amant de sa première femme, et peu de temps après son divorce, monsieur de Moray, vous le savez, a fait usage de sa liberté...

MAUREVEL.

En épousant la belle duchesse de San-Lucca, votre sœur.

PALMIERI.

Il était bien naturel que, tout au bonheur de cette union, Roger se débarrassât des soucis d'une installation nouvelle...

D'ARTI.

Oui, les soins qu'il fallait prendre auraient pu réveiller en lui des souvenirs récents encore.

PALMIERI.

Et malgré tout fort douloureux! Il m'a choisi pour le remplacer, et j'ai fait de mon mieux.

MAUREVEL.

C'est assurément beaucoup moins patriarcal qu'autrefois.

D'ARTI.

Mais c'est beaucoup plus gai!

PALMIERI, consultant sa montre.

Il est temps de nous mettre en route! Je vais faire prévenir madame de Moray!

ROQUEVAIRE.

C'est inutile... la voici!

LA GORGONE, entre suivie de dames et appuyée sur le bras de Roger.

Vous voyez que nous n'avons pas été longues à

Digitized by Google

nous apprêter. A peine avez-vous eu le temps de fumer un cigare après le déjeûner...

ROQUEVAIRE.

Vous n'en avez que plus de mérite, mesdames, à être aussi charmantes!

LA GORGONE.

Eh! bien, Roger, trouvez-vous que je vous fasse suffisamment honneur?

ROGER, avec un peu de fièvre.

Oui, certes, vous êtes pleine d'un charme étrange, irrésistible qui séduit tous les hommes, comme il m'a séduit moi-même... oui, je suis fier de vous, très fier.

LA GORGONE.

Et heureux aussi, je l'espère bien!...

ROGER.

Heureux?... Oui... oui... que pourrait-il manquer à mon bonheur? N'ai-je pas ce qui fait l'envie de tous; une grande fortune, des amis fidèles et dévoués, une femme adorable!...

PALMIERI.

Allons, mesdames, nous n'avons plus un instant à perdre!

LA GORGONE, aux invités.

N'oubliez pas qu'après les courses, vous nous faites tous le plaisir de dîner avec nous?

ROQUEVAIRE, donnant la main à Roger.

C'est convenu... Alors décidément, vous ne venez pas?

Digitized by Google

ROGER.

C'est impossible. Au revoir, messieurs, au revoir!

TOUS.

Au revoir!..

Ils sortent, excepté Roger.

SCENE II

ROGER, MALTAR.

ROGER, descendant en scène.

Heureux! Comment ne le serais-je pas? Est-ce qu'au milieu de ce tourbillon de plaisirs et de fêtes, il y a place pour un regret ou pour un souvenir? De qui me souviendrais-je d'ailleurs ? De celle qui m'a odieusement trahi ? Avec quelle orgueilleuse audace elle s'avouait coupable! Elle semblait craindre que l'on doutât de son crime ! Je l'ai brisé cependant cet insolent orgueil. On m'a dit que le jour où, pour me venger d'elle, je donnais à une autre ce nom qu'elle avait si indignement porté, on m'a dit qu'elle avait pleuré... beaucoup pleuré... Ah ! c'est que tu te rappelais alors tous nos beaux jours passés... et notre bonheur d'autrefois... Je me le rappelle aussi... et c'est pour te haïr, et c'est pour te... (Avec explosion.) Mais d'où vient donc, que malgré sa trahison, malgré son infamie, ma pensée se reporte toujours vers elle... Hélas ! j'ai pu la chasser de ma maison, je ne peux pas arracher son souvenir de mon cœur!

Il tombe accablé sur le fauteuil.

Digitized by Google

MALTAR, qui est entré pour ranger le salon.

Monsieur le Comte...

ROGER, relevant la tête.

Ah ! c'est toi ?

MALTAR.

Monsieur le Comte m'excusera... j'aurais un mot à lui dire...

ROGER, étonné.

De quoi s'agit-il ?

MALTAR

J'ai le regret d'annoncer à monsieur le Comte que je dois quitter son service...

ROGER, id.

Tu songes à me quitter, toi, Maltar ?

MALTAR.

Oui, monsieur le Comte !

ROGER.

Les serviteurs comme toi sont presque de vieux amis et je considérerais ton départ comme un abandon.

MALTAR.

Vous parlez d'abandon, monsieur le Comte ? Eh ! bien, puisqu'il faut vous l'avouer, c'est pour me consacrer à... une personne véritablement abandonnée, celle-là, que je veux partir !

ROGER.

De qui parles-tu ?

Digitized by Google

MALTAR.

Je parle de madame Laurence de Moray!

ROGER.

Il n'y a plus de Laurence de Moray!

MALTAR.

Celle qui a porté longtemps ce nom fut ma bienfaitrice... Le malheur s'est appesanti sur elle... c'est elle que je veux servir...

ROGER.

Eh! quoi!... malgré sa faute... malgré son déshonneur?

MALTAR.

Je ne crois pas à cette faute... Je ne crois pas à déshonneur!

ROGER.

Mais elle en a fait l'aveu, même devant les magistrats: «C'est mon amant, qu'il a tué, s'est-elle écriée vingt fois »!

MALTAR.

Et lorsqu'elle disait cela, il y avait dans sa voix et dans ses yeux l'égarement de la fièvre et de la folie...

ROGER.

Il se peut qu'un délire passager se soit emparé de son esprit; mais n'avait-elle pas toute sa raison quand surprise en flagrant délit, elle s'accusait elle-même, devant sa famille et devant moi!

MALTAR.

Et cependant, monsieur le Comte, le jour où il me

Digitized by Google

fallut annoncer votre mariage à madame Laurence, j'ai vu un changement subit s'opérer en elle. Ma pauvre maîtresse est restée pâle, immobile comme une statue, les yeux fixes et les bras tendus en avant, comme si elle eût cherché à comprendre. Puis tout à coup, elle est tombée sans connaissance; quand elle est revenue à elle, sa voix n'était plus âpre et saccadée, ses yeux remplis de larmes n'avaient plus l'égarement de la folie, le délire avait cessé, et ma pauvre maîtresse s'est écriée : Marié ! Il est marié à une autre !... Lui, Roger! Mais que s'est-il donc passé en moi qui m'ait empêché de tout lui dévoiler ?

ROGER, avec force.

Elle a dit cela ?

MALTAR.

Oui, monsieur le Comte, oui, ce sont ses propres paroles.

ROGER.

Et qu'aurait-elle pû m'apprendre?... Après les preuves que j'avais vues de mes yeux... après les aveux qu'elle avait faits devant moi, devant son père et devant sa mère !...

MALTAR.

Je l'ignore. Car lorsque je la pressais de parler : « A quoi bon, me répondit-elle, en pleurant, à quoi bon, puisqu'une autre occupe aujourd'hui ma place au foyer conjugal, ma place dans son cœur à lui »!...

ROGER.

Et depuis ce jour?...

MALTAR.

Depuis... elle ne parle plus que de sa fille...

Digitized by Google

ROGER.

Eh bien, c'est justement au nom de cette enfant... c'est au nom de ma fille que je te demande de renoncer à tes projets de départ...

MALTAR, ému.

Au nom de mademoiselle Paulette?...

ROGER.

Elle arrivera dans deux jours de Pondichéry. Cette demeure où s'est écoulée son enfance va lui paraître bien vide... De tous ceux qui l'aimaient jadis, elle ne retrouvera plus que moi seul.

MALTAR.

Mademoiselle Paulette revient!... Oh! Malheureuse enfant?...

ROGER.

Oui, oui, malheureuse enfant! Une véritable orpheline serait moins à plaindre qu'elle... songe avec quelle joie elle franchit, en ce moment, la distance qui la sépare encore de cette maison où elle croit retrouver les bras de sa mère ouverts pour la recevoir... Songe aux déchirements imprévus qui l'attendent!...

MALTAR.

Mademoiselle Paulette ne sait donc pas?

ROGER.

Pouvais-je lui apprendre la terrible vérité... la frapper d'une telle blessure... sans être là, près d'elle pour l'entourer de ma tendresse et pleurer avec elle?... Si j'avais écrit, je l'aurais tuée peut-être...

Digitized by Google

MALTAR.

Elle ne sait rien !...

ROGER.

Non ! non ! et je comptais sur toi pour m'aider à apprendre, peu à peu à la bien-aimée créature, ce qu'il faut qu'elle sache. Je voulais te recommander de surveiller l'arrivée de ma fille, d'empêcher que la parole imprudente d'un domestique lui révélât brusquement son malheur. Mais tu pars...

MALTAR, très ému.

Monsieur le Comte, je reste !

ROGER, lui serrant la main.

Je te remercie, mon ami, je te remercie !

MALTAR, lui baisant la main.

Oh ! monsieur le Comte !

ROGER, voyant entrer Palmieri.

Palmieri !... va, Maltar !

Maltar sort.

SCÈNE III

ROGER, PALMIERI.

ROGER.

Je vous croyais parti avec ces messieurs...

PALMIERI.

Au moment de monter en voiture, j'ai reçu une

Digitized by Google

nouvelle assez importante pour m'obliger à revenir...

ROGER.

De quoi s'agit-il ?...

PALMIERI.

De la mine d'or, dont vous avez consenti, vous et deux de vos amis, à être administrateurs. Vous avez été victimes d'insignes fripons.

ROGER.

Des fripons?... Eh bien, les quelques cent mille francs que j'ai mis dans cette affaire, sont perdus, voilà tout!

PALMIERI.

La chose est plus grave que vous ne pensez.

ROGER.

Comment?

PALMIERI.

L'or que l'on prétendait extrait de cette mine y avait été frauduleusement apporté du dehors...

ROGER.

Mais c'est une infâme escroquerie!

PALMIERI.

Dont les actionnaires entendent vous rendre responsables.

ROGER.

Oseraient-ils dire que nous en soyons complices?

PALMIERI.

Complices ou aveugles, vous êtes également compromis à leurs yeux. Ils ont souscrit à l'entre-

Digitized by Google

prise sur la foi de votre vigilance autant que de votre loyauté, et ils ont rédigé une plainte qu'ils comptent déposer au parquet aujourd'hui même.

ROGER, avec fermeté.

A combien s'élève la prétention des actionnaires?

PALMIERI.

Après de six millions!

ROGER.

Nous les paierons! Des gens comme nous ne se laissent pas traîner en police correctionnelle!

PALMIERI, insistant.

Il y aura pour votre part deux millions à verser!

ROGER.

Après avoir restitué à... Mademoiselle Firmin de la Marche la dot qu'elle m'avait apportée, il me reste une fortune de 3 millions, produit de la vente de mes propriétés dans l'Inde. Ils sont encore déposés chez mon banquier... Sur ces 3 millions j'en donnerai deux et l'honneur sera satisfait!

PALMIERI.

A merveille ! J'admire votre philosophie!

ROGER.

Une perte d'argent ? Qu'est-ce que cela? J'en serais promptement consolé si la dot de ma fille n'en devait subir une fâcheuse atteinte!

PALMIERI, bon enfant.

Il ne tiendrait qu'à vous, mon cher, d'assurer à mademoiselle Paulette une fortune très supérieure à celle que vous perdez...

Digitized by Google

ROGER.

Que voulez-vous dire ?

PALMIERI.

C'est à moi l'aîné de la famille, que notre oncle avait légué toute sa fortune, et lorsque vous avez épousé ma sœur, vous avez exigé qu'elle ne vous apportât point de dot! Eh bien ! c'est également sans dot que j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Paulette, votre fille...

ROGER, avec éclat.

Vous ! son mari ! (Se contraignant.) Mais sans parler d'autres obstacles, vous ne connaissez pas cette enfant et...

PALMIERI.

Je ne l'ai jamais vue, cela est vrai... mais j'ai pour sûr garant du charme qu'elle possède la vive affection que lui portent tous ceux qui l'ont approchée... Quant à sa beauté... (Prenant un portrait sur la table) Ce portrait que j'ai bien souvent regardé m'en répond...

ROGER.

C'est de la folie !...

PALMIERI.

De la folie si vous voulez. Mais vous savez bien qu'il y a toujours, chez nous autres Italiens, un vieux fonds de poésie chevaleresque.

ROGER.

Eh bien, je ne refuse pas, de parti-pris, votre proposition... Paulette sera ici dans deux jours... je la laisserai maîtresse de son choix.

Digitized by Google

PALMIERI.

Je ne vous en demande pas davantage et, puisque vous me permettez de plaider ma cause, je la gagnerai.

ROGER.

Faites donc!... Mais maintenant, je vous demande la permission de vous quitter. Nous n'avons pas de temps à perdre, mes amis et moi, pour sortir de cette malheureuse affaire dont nous parlions tout à l'heure!... Au revoir donc!...

PALMIERI.

Au revoir!...

Roger sort.

SCÈNE IV

PALMIERI, FRANÇOIS.

PALMIERI.

Allons! le voilà maintenant plus engagé envers moi qu'il ne pense!... Bientôt je ferai partie, moi aussi, de l'illustre famille des Moray!... (François paraît et le salue.) Ah! c'est toi!...

FRANÇOIS.

C'est moi, monsieur! (Palmieri met son doigt devant sa bouche, lui donne de l'argent et sort.) Si Signor!

Digitized by Google

SCÈNE V

FRANÇOIS, puis MALTAR.

FRANÇOIS, faisant sauter l'argent dans sa main

Encore dix louis !... Et pourquoi ?... Pourquoi ?... Non seulement cette fois, je n'ai rien entendu ; mais je n'écoutais même pas !... (Voyant entrer Maltar) Décidément, ça se corse, monsieur Maltar, ça se corse joliment !

MALTAR.

De quoi parlez-vous donc ?

FRANÇOIS.

Imaginez-vous qu'à présent, je ne peux plus rencontrer monsieur Palmieri sans qu'il me bourre les poches de pièces d'or !

MALTAR.

C'est qu'il se trame quelque nouvelle mauvaise action !

FRANÇOIS.

Je le crois aussi, monsieur Maltar. Et je m'aperçois qu'il y a bien plus de profit à servir les coquins qu'à servir les honnêtes gens !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAULETTE, DRACK.

PAULETTE, dans la coulisse.

Par ici, monsieur Drack, par ici !

Digitized by Google

MALTAR.

Ah! mon Dieu! Cette voix!... mais c'est elle!...

FRANÇOIS.

Qui. elle?...

MALTAR.

Mademoiselle?

FRANÇOIS.

Mademoiselle!

PAULETTE, entrant avec Drack.

Mais venez donc, vous dis-je! Est-ce que j'ai besoin qu'on nous montre le chemin dans la maison de mon père!...

MALTAR.

Mademoiselle Paulette.

PAULETTE.

Ah! Maltar! mon vieil ami! Que je suis contente de te voir! C'est déjà un peu de la famille que je retrouve en toi!

Elle lui serre la main.

MALTAR, troublé.

Chère demoiselle!

PAULETTE, riant.

Comprends-tu cela?... Le concierge qui ne voulait pas nous laisser entrer, sous prétexte que le comte et la comtesse de Moray sont sortis!..

DRACK.

Il a voulu savoir qui nous étions... c'est assez naturel!

Digitized by Google

MALTAR.

On ne vous attendait que dans deux jours, mademoiselle.

PAULETTE.

C'est une surprise que j'ai voulu faire à mon père bien aimé et à mon adorée mère ?

FRANÇOIS, bas.

A sa mère !...

MALTAR.

Silence !

PAULETTE.

Comment se portent-ils ? Bien tous les deux, car ils sont aux courses, m'a-t-on dit ! Puisqu'ils ne se sont pas trouvés là pour nous recevoir, c'est nous qui les recevrons n'est-ce pas, monsieur Drack ?

DRACK.

C'est-à-dire que vous les recevrez, parce que moi, mademoiselle...

PAULETTE.

Achevez...

DRACK.

Vous voilà sous le toit paternel, et moi, je... j'ai bien l'honneur...

PAULETTE.

De me saluer... oui, je sais... votre phrase habituelle... Asseyez-vous là, monsieur Drack, nous causerons tout à l'heure !

DRACK.

Permettez... Permettez...

Digitized by Google

PAULETTE.

Je ne permets rien du tout!

DRACK.

Ah! alors...

Il s'assied.

PAULETTE.

Toi, mon bon Maltar, veille, je t'en prie, à ce que personne ne prévienne mon père et ma mère lorsqu'ils vont rentrer.

FRANÇOIS.

Comptez sur nous, mademoiselle.

MALTAR.

Oui, mademoiselle, oui... je vais... je vais y veiller!

PAULETTE.

Et de cette façon la surprise restera la même!

MALTAR, bas.

Je vais prévenir son père dès qu'il arrivera.

FRANÇOIS.

Ça se corse... Ça se corse ferme!...

Ils sortent tous les deux. Paulette s'est débarrassée de son chapeau et de son manteau de voyage.

DRACK.

C'est égal, mademoiselle... Vous avez eu là une singulière idée! Au lieu de rester auprès de votre tante que les fatigues de la traversée retenaient souffrante à Marseille, il a fallu à peine descendus de ce maudit paquebot, monter en chemin de fer! Enfin vous voilà arrivée à bon port, installée dans

Digitized by Google

votre maison... Et... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Il prend son chapeau et va pour sortir.

PAULETTE, lui barrant le passage.

Où allez-vous?

DRACK, étonné.

Où je vais?

PAULETTE.

Oui?

DRACK.

Mais je vais à mes affaires. Vous avez voulu que pendant ce long voyage, je vous serve de mentor... Je m'y suis prêté sans le moindre enthousiasme!...

PAULETTE.

Dites avec la plus grande bonté!...

DRACK.

Avec bonté, soit!... mais sans enthousiasme, car enfin, mademoiselle, je ne vous connais pas?

PAULETTE.

Vous ne me connaissez pas?

DRACK.

Vous avais-je jamais vue avant votre départ de Pondichéry?

PAULETTE.

Jamais!... Cela est vrai.

DRACK.

Je venais de liquider ma situation de Consul à Calcutta pour le compte de l'Italie... Je retournais à Londres, bien décidé après m'être si longtemps

Digitized by Google

consacré aux affaires d'autrui, à ne plus m'occuper que des miennes, lorsqu'au moment où nous venions de lever l'ancre, madame votre tante subitement atteinte du mal de mer, me supplia de la remplacer auprès de vous... J'allais refuser, quand saisissant mon bras, vous me dîtes de l'air le plus dégagé et en me regardant de vos grands yeux si doux: « C'est convenu, monsieur Drack, vous veillerez sur moi ».

PAULETTE.

Et vous avez consenti?

DRACK.

Toujours avec le même enthousiasme!

PAULETTE.

Et dès le lendemain, pendant une terrible tempête, vous exposiez vos jours pour me sauver la vie.

DRACK.

Mais non, je n'ai rien exposé du tout !

PAULETTE.

Et comme plus tard une fois débarqués, nous avons vu que l'indisposition de ma tante se prolongeait...

DRACK.

Vous avez exigé que je vous conduise dans votre famille! Enfin nous voilà heureusement arrivés, et... j'ai bien l'honneur de vous saluer !...

PAULETTE.

Mais du tout, vous ne pouvez pas partir ainsi.

DRACK, étonné.

Je ne peux pas partir?...

Digitized by Google

PAULETTE.

Non, monsieur ! Il faut bien que mes parents sachent avec qui j'ai fait ce long voyage... Il faut que je leur dise toute votre sollicitude... toutes vos bontés pour moi... et qu'ils vous en témoignent leur reconnaissance...

DRACK.

Ah ! ah ! il est indispensable que je les voie ?

PAULETTE.

Mais oui, tous !

DRACK.

Tous !... Et ils sont nombreux vos parents ?

PAULETTE.

J'ai d'abord mon père !

DRACK.

Un !

PAULETTE.

Ma mère.

DRACK.

Deux !

PAULETTE.

Mon grand-père.

DRACK.

Trois !

PAULETTE.

Ma grand-mère.

DRACK.

Quatre !!

PAULETTE.

Et je les chéris à moi seule aussi tendrement

Digitized by Google

qu'ils m'aiment à eux tous... Et vous, monsieur Drack, quelle famille avez-vous?

DRACK.

Moi? je suis mon unique parent.

PAULETTE

Ah!

DRACK.

Ce qui fait que la tendresse que j'aurais pu partager entre les différents membres de ma famille, je l'ai concentrée tout entière sur la seule personne qui me soit chère.

PAULETTE.

Et cette personne?

DRACK.

Et cette personne... c'est moi!

PAULETTE.

C'est vous-même que vous chérissez?

DRACK.

Je ne connais pas de plus sûr moyen de ne point faire d'ingrat.

PAULETTE.

Ah! c'est pourtant bien bon d'aimer.

DRACK.

Je le sais... et je m'aime bien, allez!

PAULETTE

A propos... Au moment où nous allions lever l'ancre, vous regardiez à travers la longue vue du bord.

Digitized by Google

DRACK.

En effet...

PAULETTE.

N'avez-vous pas aperçu une personne qui faisait un signal d'adieu en agitant son mouchoir.

DRACK.

Si fait... j'ai cru voir un jeune homme.

PAULETTE.

Grand, brun, vingt-six ans, avec des yeux bleus, et le caractère le plus aimable, le plus doux, le cœur le plus élevé, le plus noble, le plus...

DRACK.

Permettez ! permettez !... Le caractère le plus aimable... le cœur le plus élevé... vous ne supposez pas que j'aie pu distinguer toutes ces qualités à travers la longue vue du bord.

PAULETTE.

Naturellement ! Mais il avait l'âme bien triste, n'est-il pas vrai?

DRACK.

Heu ! Heu !... la tristesse de l'âme ne se distingue pas non plus très nettement à travers une longue vue.

PAULETTE.

Ah ! c'est que nous nous aimons bien ! Et cette séparation ressemblait à celle de Paul et de Virginie. Seulement, je ne ferai pas comme elle naufrage en retournant près de lui.

DRACK.

Dieu merci, non, je l'espère du moins !

Digitized by Google

PAULETTE.

C'est lui qui viendra nous rejoindre à Paris, et nous nous marierons, car mon père me laisse absolument libre de mon choix. Ils m'aiment tant, lui, et tous ceux que je viens retrouver, vous verrez comme on est heureux ici! Ah! cher berceau de mon enfance!... Demeure bien-aimée que je n'ai pas revue depuis dix années. C'est égal, je me rappelle bien, vous allez voir. Tenez! là est le petit salon de maman, un salon tendu de rose, voyez plutôt!

DRACK, allant à la porte de gauche.

Oui... c'est un petit salon... seulement, il est bleu, le petit salon rose...

PAULETTE, étonnée.

Bleu?...

DRACK.

On aura changé la tenture... Ça arrive souvent... Une tenture est défraîchie... On la change, et...

PAULETTE.

C'est possible! Eh bien, dans ce salon à droite de la porte, il y a un mur?

DRACK.

Naturellement.

PAULETTE.

Et sur ce mur un portrait...

DRACK.

Un portrait...

PAULETTE.

Oui, une belle jeune femme, vêtue d'une robe de satin blanc... c'est maman!

Digitized by Google

DRACK.

Non, mademoiselle, non!...

PAULETTE

Comment, il n'y a pas un mur sur lequel se trouve un portrait ?

DRACK.

Le mur y est toujours... Il n'a pas bougé le mur, mais le portrait est absent.

PAULETTE.

C'est impossible! (Allant à la porte.) Non, il n'y est plus! Pourquoi?... Qu'a-t-on pu en faire?...

DRACK.

Il est peut-être à réparer.

PAULETTE.

Ou bien, mon père l'aura fait placer dans sa chambre... Oui, oui, c'est cela!... Ah! voici le mien là sur cette table!

DRACK.

Le vôtre, mademoiselle Paulette!

PAULETTE, prenant le médaillon.

Oui, mon portrait qu'ils ont emporté en quittant Pondichéry... Et là, sur ce verre qu'est-ce que vous voyez ?

DRACK.

Sur ce verre?... Absolument rien!

PAULETTE.

Rien! Eh bien, moi j'y vois des traces de baisers. (Embrassant le portrait.) Ah! ce n'est pas ma figure que

Digitized by Google

j'embrasse, chère maman, ce sont tes baisers que je recueille.

DRACK, ému.

C'est gentil ce que vous dites-là, c'est touchant, c'est... c'est même très... mais ça ne me regarde pas... Est-ce que je la connais, moi, madame votre mère ?...

PAULETTE, s'approchant d'un guéridon.

Ah ! voilà le guéridon sur lequel maman place ses livres favoris, son ouvrage en train. Tiens, il n'y a plus de livres...

DRACK.

Ni d'ouvrage non plus.

PAULETTE, joyeuse.

Non... mais voilà son mouchoir qu'elle a oublié... Ah ! maman ! maman !... (Elle porte le mouchoir à ses lèvres.) Ah ! c'est singulier, ce n'est pas le parfum que maman emploie d'habitude... ce mouchoir est bien à elle cependant... voilà la couronne... les ini... mais... mais non... Ce ne sont pas ses initiales... (Rejettant le mouchoir.) Ah ! mon Dieu ! Je ne sais pas ce que j'éprouve, mais tous ces changements dans notre maison, où l'on ne me reconnaît même pas... Le portait de ma mère qui n'est plus là.. Ces initiales qui ne sont pas les siennes. Tout ici me trouble et m'inquiète... Ah ! je veux m'assurer !...

Elle se dirige vers la porte.

DRACK.

Où allez-vous ?

PAULETTE.

Dans la chambre de maman... Là du moins je

Digitized by Google

trouverai des choses qui me parleront d'elle... Attendez-moi, monsieur Drack, attendez-moi...

Elle sort.

SCENE VII

DRACK, puis MALTAR.

DRACK.

Très nerveuse... cette jeune fille... et très exaltée... Allons! Allons!... Il n'est point mauvais de n'avoir pas d'enfants. D'abord cela indique, presque toujours, qu'on n'a pas de femme, et quand on aime la vie calme et paisible...

MALTAR, entrant.

Monsieur

DRACK.

Hein ?. . Plaît-il ! Ah ! c'est vous, mon ami.

MALTAR.

Où est mademoiselle Paulette, je vous prie ?

DRACK.

Dans l'appartement de sa mère.

MALTAR.

Ah ! c'est ce que je redoutais, monsieur !

DRACK.

Vraiment ? Et pourquoi ?

MALTAR.

Parce que tout ce qu'elle y verra pourra éveiller ses soupçons.

Digitized by Google

DRACK.

Ses... soupçons ?

MALTAR, avec amertume.

Et puis... je tremble que madame de Moray ne rentre la première...

DRACK.

Vous ne semblez pas l'aimer beaucoup, madame de Moray.

MALTAR.

Celle-là, non, monsieur.

DRACK.

Comment, celle-là ?... Il y en a donc plusieurs ?

MALTAR.

Monsieur doit bien savoir tous les malheurs de cette maison.

DRACK, étonné.

Les malheurs !... Quels malheurs ?

MALTAR.

L'homme trouvé dans l'appartement de madame la Comtesse.

DRACK.

Ah ! bah

MALTAR.

L'adultère constaté... Avoué même !...

DRACK, terrifié.

L'adul... Ah! bah !...

MALTAR.

Le meurtre !...

Digitized by Google

DRACK, s'animant.

Le meurtre à présent!...

MALTAR.

Le divorce enfin...

DRACK, même jeu.

Comment?... Un adultère, un meurtre, un divorce... tout cela ici dans cette maison où je n'ai consenti à rester que pour y jouir du spectacle de l'union et du bonheur...

MALTAR.

Vous comprenez bien, qu'il ne faut pas que Mademoiselle rencontre tout d'abord la seconde femme de son père.

DRACK.

Ah! bon!... Il y a aussi une seconde femme!...

MALTAR.

Il faut donc, à tout événement que vous prépariez Mademoiselle.

DRACK.

Moi?... Permettez... je ne ferai rien pressentir du tout à votre jeune maîtresse, moi, je ne suis ni son oncle, ni son cousin, moi! Mais je ne la connais pas, moi... J'ai bien l'honneur de...

MALTAR.

Comment, vous qui l'avez accompagnée...

PAULETTE, dans la coulisse.

Monsieur Drack.

DRACK.

Silence! Elle revient.

Digitized by Google

MALTAR, remontant.

e m'en vais... de la prudence, monsieur Drack.

SCÈNE VII

DRACK, PAULETTE.

PAULETTE, très émue et s'appuyant aux meubles.

Monsieur Drack ! Monsieur Drack !

DRACK, allant à elle.

Quoi ? mon enfant... Qu'avez-vous !

PAULETTE, frissonnant.

J'ai peur... j'ai peur...

DRACK.

C'est vrai... Vous êtes toute tremblante... Voyons, dites-moi, ce qui peut vous avoir mise dans un état pareil.

PAULETTE.

Je suis allée dans la chambre de maman... espérant la voir telle qu'elle était autrefois...

DRACK.

Eh bien ?...

PAULETTE.

Eh bien... là encore je n'ai rien retrouvé de ma mère... tout est changé, l'ameublement, les tentures ! Déjà troublée, émue malgré moi... j'ai poussé la porte qui donne dans la chambre où ma mère s'habille toujours. Un spectacle étrange s'est offert à mes yeux. Des toilettes d'un luxe inouï... et ma mère a toujours été la simplicité même... je me

Digitized by Google

demandais si c'était un rêve. A ce moment, attirée sans doute par le bruit que j'avais fait en entrant, une femme de chambre est venue, ce n'est pas celle que ma mère avait aux Indes. Elle m'a demandé ce que je faisais là, je me suis nommée, et alors cette fille m'a regardée d'un air effronté et avec des yeux railleurs qui m'ont rendue presque honteuse... j'ai jeté un dernier regard autour de moi, je ne me sentais plus dans la maison de ma mère... j'ai perdu la tête, je me suis sauvée... et je suis revenue auprès de vous... ne sachant plus ce que je faisais... (Pleurant.) Me soutenant aux murailles pour ne pas tomber et retenant mes sanglots et mes larmes !...

DRACK.

Voyons, voyons, mon enfant... remettez-vous !.

PAULETTE.

Mais pour que tout soit changé ici, il faut que ma mère soit aussi changée elle-même. Mon Dieu ? Si elle allait ne plus m'aimer !...

DRACK.

Quelle idée !... Il arrive souvent qu'une femme commet une... non ! Qu'une femme change de mar... non !... Qu'une femme change de... de mobilier... sans cesser pour cela d'adorer sa fille... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis moi.

Roger paraît.

PAULETTE, jetant un cri.

Ah !

Digitized by Google

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

Paulette !... Mon enfant !...

PAULETTE.

Mon père ! mon père !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

DRACK.

Ah ! le père ?... Enfin, c'est bien heureux ?...

ROGER, embrassant sa fille.

Ma fille... ma bien-aimée...

DRACK.

Monsieur ! J'ai bien l'honneur. (A part.) Je m'en vais, moi !

Il remonte.

ROGER.

Monsieur...

PAULETTE.

Monsieur Drack qui m'a prise sous son égide... sous sa protection pendant la traversée.

ROGER.

Comment ?

DRACK, troublé.

Oui, monsieur, oui, Sir Elie Drack... ancien consul !... Madame votre sœur était indisposée à Mar-

Digitized by Google

seille... Alors, on m'a demandé, on m'a prié... je vous conterai cela plus tard... (Bas.) Elle ne sait rien, monsieur, ni la séparation, ni le meurtre, ni la seconde femme, absolument rien enfin !... (Haut.) Mais je ne voudrais pas troubler de tendres épanchements, monsieur, et... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

PAULETTE.

Vous partez ?

DRACK, à part.

Avec enthousiasme cette fois !... (Haut.) Il le faut !... Monsieur le Comte doit avoir à vous dire des choses... qui... qui ne me concernent pas du tout... et j'ai bien l'honneur de vous saluer...

ROGER.

Mais nous aurons, je l'espère, le plaisir de vous revoir.

DRACK, hésitant.

Monsieur le Comte... je ne sais... je vous avouerai franchement que...

PAULETTE.

Oh ! je veux que vous le promettiez !

DRACK.

Eh bien, soit !... Je vous le promets... je reviendrai... (Saluant.) Monsieur le Comte... Mademoiselle. (A part.) Je reviendrai quand tout sera complétement apaisé ici !...

Il sort.

PAULETTE.

Mon père ! mon père ! Ah ! vous avez bien fait de ne pas tarder davantage. Je n'y tenais plus de me trouver sans vous dans cette maison... ma tête s'égarait... mais vous voilà, vous me serrez dans

Digitized by Google

vos bras, je suis heureuse! bienheureuse, et j'attendrai patiemment que maman revienne à son tour.

ROGER, tressaillant.

Ta mère!

PAULETTE.

Si vous saviez avec quelle impatience j'aspire à la revoir. Vous ne soupçonnez pas la joie que renferme mon cœur en pensant que nous allons être réunis dans un instant, là, tous les trois.

ROGER.

Tous les trois! (A part.) Ah! pauvre enfant!

Il couvre son visage de ses mains.

PAULETTE.

Qu'avez-vous donc?... Vous vous détournez de moi?... Vous me cachez votre visage. (Elle lui écarte les mains.) Des larmes? Vous pleurez, mon père?

ROGER.

Paulette! fais appel à toute ta raison! à tout ton courage.

PAULETTE.

Du courage! quand je me trouve ici, près de vous... Quand tout à l'heure je vais revoir ma mère...

ROGER.

Tu ne la verras pas...

PAULETTE, tremblante.

Elle est... elle est absente... elle savait bien pourtant que j'allais revenir... Elle ne peut pas tarder... Ma mère est malade, dangereusement malade, peut-être?

Digitized by Google

ROGER.

Paulette, mon enfant, écoute-moi. Un dissentiment s'est élevé entre ta mère et moi.

PAULETTE.

Un dissentiment...

ROGER.

Un dissentiment grave... très grave!... Et nous avons résolu de vivre séparés l'un de l'autre!

PAULETTE.

Séparés?

ROGER.

Ta mère n'habite plus cette maison.

PAULETTE.

Une séparation!... Vous qui vous aimiez tant!... non, non... c'est impossible! C'est une épreuve que vous me faites subir, mon père!

ROGER.

Hélas! ce que j'ai dit est bien vrai, Paulette.

PAULETTE.

Ah! si j'avais été là... entre vous deux... cela ne serait jamais arrivé... mais me voilà revenue... et le passé s'effacera de votre esprit à tous deux... ma mère viendra aussi, je la tiendrai dans mes bras en même temps que vous-même.

ROGER.

Jamais! jamais!... C'est impossible!...

PAULETTE.

Impossible! Dites-vous ?

Digitized by Google

ROGER.

Il y a maintenant entre elle et moi une barrière insurmontable !

PAULETTE.

Non, ne me dites pas cela, mon père !...

SCÈNE X

LES MÊMES, MALTAR, LA GORGONE.

MALTAR, très agité.

Voici madame la Comtesse qui rentre!

ROGER, à part.

Elle!

PAULETTE, avec force.

Ah! vous me trompiez!... Elle vient !... Vous voyez bien que vous me trompiez!...

ROGER.

Paulette!... Ma fille, mon enfant! écoute-moi!

PAULETTE.

Ma mère bien-aimée !... Ma mère !... (Elle se précipite et s'arrête en face de la Gorgone. Les trois personnages se regardent et restent muets un instant.) Que disais-tu donc Maltar?... Tu as annoncé madame de Moray...

LA GORGONE.

Maltar ne se trompait pas, mademoiselle, je suis la comtesse de Moray !...

Digitized by Google

PAULETTE.

La... la comtesse de Moray !

LA GORGONE.

Je suis la femme de votre père !...

PAULETTE.

Vous ! Vous !... Cette dame est folle, n'est-ce pas, mon père ?...

ROGER.

Paulette !... Ma pauvre enfant ! Du courage !... Je t'en supplie... du courage !

PAULETTE.

Mais vous ne l'avez donc pas entendue !... Elle ose dire qu'elle est votre femme !

ROGER.

Et c'est la vérité.

PAULETTE

La vérité !

ROGER.

Le divorce a rompu les liens qui m'attachaient à ta mère... Madame est bien réellement la comtesse de Moray.

PAULETTE.

Le divorce !... Et une autre occupe ici la place de ma mère !... Mais pour qu'elle ait pu abandonner votre toit et rejeter votre nom, de quoi vous accusait-elle donc, mon père ?

ROGER, à part.

Ah ! C'est moi !... Moi !... Qu'elle soupçonne !...

Digitized by Google

LA GORGONE.

Demandez plutôt, mademoiselle!...

ROGER.

Taisez-vous ! (Bas.) Je ne veux pas infliger à ma fille la douleur de mépriser sa mère...

PAULETTE.

Mon père, je veux à mon tour sortir de cette maison!

ROGER.

Que dis-tu ?

PAULETTE.

Je veux aller rejoindre ma mère!

ROGER.

C'est impossible !

PAULETTE.

Impossible ! Pourquoi donc ?

ROGER.

L'arrêt qui nous a séparés n'a confié qu'à moi seul, la tutelle et l'honneur de ma fille.

PAULETTE.

Est-ce qu'il peut, cet arrêt, effacer de ma mémoire les chers souvenirs de mon enfance, et ses caresses à elle, et ses soins de chaque jour, de chaque heure ! Mais rappelez-vous donc, mon père, toutes ces années de tendresse et de dévouement sans bornes... ses angoisses à mon chevet quand j'étais malade... ses terreurs et son désespoir quand le mal qui me frappait s'est abattu sur vous! Il me semblait, à lui voir répandre tant de larmes, qu'elle eût deux âmes pour souffrir, deux cœurs

Digitized by Google

pour nous aimer !... Et vous voulez que je renonce à la voir... Qu'elle soit désormais une étrangère pour moi !... Jamais ! Jamais !... vous dis-je... Que me fait votre divorce !... Elle n'est plus votre femme !... Elle est toujours ma mère !...

ROGER.

Écoute-moi, Paulette, je ne peux pas, je ne veux pas te dire la cause de ce divorce et ses aveux à elle...

PAULETTE.

Des aveux ! ne m'en parlez pas ! Elle s'accuserait elle-même que je ne la croirais pas.

LA GORGONE, qui est remontée au fond.

Silence, voici nos hôtes !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, PALMIERI et tous les personnages du commencement de l'acte.

MAUREVEL.

Les courses ont été admirables.

ROQUEVAIRE.

Merveilleuses !... Et nous avons regretté que vous ne fussiez pas là, monsieur le Comte !

ROGER, bas à Paulette.

Maintenant, sois courageuse et forte !

PAULETTE.

Je le serai, mon père !

Digitized by Google

LA GORGONE, bas à Palmieri.

Sa fille est arrivée... La voilà !

PALMIERI, bas.

Ah ! mille fois plus charmante que je ne l'espérais !

ROGER.

Mesdames et messieurs... j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle de Moray, ma fille.

Tout le monde salue.

LA GORGONE.

Notre fille à tous deux, si Mademoiselle veut bien y consentir...

PAULETTE, avec force.

Je n'y consens pas, Madame !

LA GORGONE, avec colère.

Que dites-vous ?...

ROGER.

Paulette...

PAULETTE, avec une énergie qui finit dans les larmes.

Je dis que j'ai ma mère, madame... ma mère à qui je garde tout ce qu'il y a de respect dans mon âme... de tendresse dans mon cœur... Ma mère qui est le dévouement, l'honneur, la vertu même... Ma mère ! ma mère... qui est ma mère enfin !... Et je n'en veux pas d'autre !...

Mouvement général.

Rideau.

Digitized by Google

ACTE IV

Un salon chez l'Amiral Firmin de la Marche.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE LA MARCHE, puis L'AMIRAL.

Mme DE LA MARCHE.

Laurence, ma pauvre fille !... Que de temps écoulé, hélas !... sans qu'il m'ait été permis de la voir ! Que de larmes elle a dû verser ! Et comment, elle, la fille si dévouée, elle, l'épouse si longtemps chaste et pure, a-t-elle pu devenir coupable ? Est-il donc écrit, grand Dieu ! que les fautes sont héréditaires ?... Il m'est interdit, hélas ! de mêler mes larmes à celles de ma fille, et quand la mère se révolte en moi, le souvenir du passé me force de courber humblement la tête devant la volonté de l'époux outragé. Laurence, ma pauvre Laurence !... Elle est morte pour vous, me dit-il. Eh bien, alors, qu'il laisse donc couler mes larmes. On a toujours le droit de pleurer ses morts.

L'AMIRAL, entrant.

Vous pleurez encore ?

Mme DE LA MARCHE.

Pour vous obéir, j'impose habituellement à mon visage les apparences d'une fermeté que mon cœur dément... mais mon courage est brisé... voilà trois

Digitized by Google

mois que je n'ai vu ma fille. Depuis trois mois, elle vit dans une horrible solitude, épouse divorcée, fille chassée, maudite !

L'AMIRAL, très agité.

Je vous avais demandé de ne plus me parler d'elle.

Mme DE LA MARCHE.

Si vous refusez toute pitié à votre enfant, montrez-en du moins pour moi !... Je n'ai ni votre force, ni votre courage... Permettez que je la voie...

L'AMIRAL.

Non.

Mme DE LA MARCHE.

Pas ici, mais chez elle... en secret.

L'AMIRAL.

Non, vous dis-je, ne me demandez pas cela.

Mme DE LA MARCHE.

Qui sait si sa faute a été volontaire?

L'AMIRAL.

Est-il possible d'en douter ?...

Mme DE LA MARCHE.

Ah ! vous ne savez pas combien de circonstances fatales peuvent entraîner une femme à précipiter sa chute ! Un amour condamnable a pu d'abord et presque à son insu, se glisser dans son cœur ; peut-être a-t-elle courageusement combattu cet amour ; peut-être invoquait-elle, à grands cris, le secours de son époux absent !... Peut-être aussi le complice de sa faute lui a-t-il tendu un piége odieux dans lequel la malheureuse est tombée remplie de désespoir et d'épouvante !... Que faire, alors que faire ? On lutte, on se débat, on implore...

Digitized by Google

L'AMIRAL.

On meurt...

Mme DE LA MARCHE, avec force.

Et son enfant ?... Et sa fille bien aimée ?...

L'AMIRAL.

On meurt pour cet enfant! On meurt pour que la honte ne rejaillisse pas sur lui, comme elle rejaillit sur l'époux et sur le père!...

Mme DE LA MARCHE.

Oui, vous avez raison! Mieux eût valu mourir!...

Un domestique entre portant sur un plateau une carte qu'il présente à l'Amiral, et sort après un signe affirmatif de celui-ci.

SCÈNE II

LES MÊMES, DRACK.

L'AMIRAL.

Faites un effort sur vous-même et séchez vos larmes, nous allons revoir une personne que j'ai connue, je crois, aux Colonies. (Le domestique introduit Drack et se retire.) Soyez le bienvenu, monsieur! (Présentant.) Sir Elie Drack, ma chère... (A Drack.) Madame l'Amirale Firmin de la Marche.

DRACK.

Madame, j'ai bien l'honneur...

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Si j'ai bonne mémoire, monsieur, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

DRACK.

En effet, monsieur l'Amiral, j'ai eu l'honneur de vous recevoir à mon consulat.

L'AMIRAL.

Lorsque je commandais l'escadre en station dans nos possessions indiennes...

DRACK.

C'est cela même...

L'AMIRAL.

Et vous avez quitté ce consulat ?

DRACK.

J'ai pris ma retraite, monsieur l'Amiral.

L'AMIRAL.

Retraite définitive ?

DRACK.

Définitive. J'aurais pu, abandonnant la profession consulaire, entrer dans la diplomatie.

L'AMIRAL.

Une carrière fort épineuse.

DRACK.

Elle l'était autrefois, mais on l'a beaucoup simplifiée de nos jours.

L'AMIRAL.

Comment ?

Digitized by Google

DRACK.

Toute la science de nos hommes d'État se résume maintenant en deux idées bien simples: la première est, naturellement, d'arriver au pouvoir et lorsqu'ils y sont entrés...

L'AMIRAL.

La seconde?

DRACK.

La seconde est de ne plus en sortir.

L'AMIRAL.

Il vous serait alors bien facile...

DRACK.

J'ai quitté les affaires publiques avec la ferme intention de ne plus m'occuper que des miennes... Ce qui ne m'empêche pas d'accomplir, en me présentant devant vous, une mission assez... délicate, et qui m'est tout à fait étrangère...

L'AMIRAL.

Une mission?...

DRACK.

Dont m'a chargé mademoiselle de Moray.

L'AMIRAL.

Paulette?...

Mme DE LA MARCHE, vivement.

Notre chère enfant est donc à Paris, monsieur?

DRACK.

J'ai eu le plaisir de l'accompagner pendant la traversée, et ensuite jusqu'à la maison de son père...

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Vous, Monsieur?

DRACK.

Et depuis lors, sous le prétexte que j'avais été assez heureux pour lui rendre ce premier service, elle prétend que je suis tenu de lui rendre tous ceux qu'il lui plaît d'exiger de moi.

Mme DE LA MARCHE.

Et vous venez nous annoncer sa visite?

DRACK.

Ce n'est pas tout à fait pour cela que je suis ici, Madame.

L'AMIRAL.

Comment?

DRACK.

Vous allez la voir... on vous l'amènera dans un instant, et son père doit venir la chercher ensuite. Mais ce n'est pas auprès de vous que j'avais d'abord été envoyé par elle...

Mme DE LA MARCHE.

Auprès de qui donc alors ?...

DRACK.

Auprès de madame... auprès de sa mère !...

L'AMIRAL.

Laurence !

DRACK.

Vous savez peut-être que monsieur de Moray a défendu à mademoiselle Paulette de la voir, ce qui, selon moi, est véritablement odieux et cruel.

Digitized by Google

L'AMIRAL, sévèrement.

Vous trouvez, monsieur ?...

DRACK.

Sans aucun doute... C'est absolument comme si vous, monsieur l'Amiral, vous défendiez à Madame de voir sa fille...

L'AMIRAL, sévèrement.

Je le lui défends, en effet, monsieur.

DRACK, troublé.

Ah ! vous le lui...

L'AMIRAL, froidement

Je le lui défends...

DRACK.

Après ça, quand je dis que c'est absolument la même chose, c'est au contraire tout à fait différent, puisqu'il s'agit là-bas, d'une fille qui ne doit pas voir sa mère, tandis qu'ici, c'est une mère qui ne doit pas voir sa... Enfin, cela ne se ressemble pas du tout !

L'AMIRAL.

Continuez, monsieur, je vous prie.

DRACK.

J'étais donc allé prévenir madame Laurence de l'arrivée de mademoiselle Paulette, et quand j'ai vu sa joie immense, à la pensée qu'elle était si près de sa fille ; lorsqu'en suite j'ai été témoin de ses larmes et de son désespoir en apprenant qu'il était interdit à l'enfant de se rendre auprès de sa mère... cela m'a... cela a failli m'émouvoir, monsieur l'Amiral ; et comme je ne soupçonnais pas

Digitized by Google

toute la rigidité de vos intentions à ce sujet, j'avais cru trouver un moyen très simple et très naturel d'arranger les choses. Votre fille ne peut se rendre chez vous, ai-je dit à madame Laurence; mais puisqu'elle va chez son grand-père... venez-y de votre côté, et vous l'embrasserez tout à votre aise...

L'AMIRAL.

Mais vous savez maintenant, monsieur, que je ne veux pas la voir.

DRACK.

Oui, oui, je le sais. Eh ! bien monsieur l'Amiral, il fait aujourd'hui un temps superbe...

L'AMIRAL.

Achevez...

DRACK.

Et si vous consentiez à faire un petit tour de promenade au bois, Madame recevrait ici sa fille et sa petite-fille... et...

L'AMIRAL.

Je vous ai dit aussi que je défendais à Madame...

DRACK.

Permettez, monsieur l'Amiral, je ne peux pourtant pas m'installer chez vous et les y recevoir toutes les deux !

L AMIRAL.

Laurence ne viendra pas dans cette maison.

DRACK.

Pardon, c'est que... elle y viendra.

L'AMIRAL.

Elle oserait...

Digitized by Google

DRACK.

C'est ma faute; mais elle y viendra, monsieur, ou du moins elle viendra à votre porte...

L'AMIRAL.

A notre porte !

DRACK.

Elle doit même se trouver déjà là, en face de cette maison, attendant un signal qui la comblera de joie ou la jettera dans la plus profonde douleur...

Mme DE LA MARCHE.

Un signal !

DRACK.

C'est là qu'ils sont, me disait-elle en pleurant, et les bras tendus vers cette fenêtre... Et moi, tout troublé : attendez un peu, lui ai-je répondu, si votre père consent à vous recevoir... C'est-à-dire, non, s'il se montre inflexible, il fermera lui-même la draperie de cette croisée...

L'amiral s'élance vers la fenêtre dont il ferme la draperie.

Mme DE LA MARCHE

Ah ! monsieur ! monsieur !...

DRACK, d'un ton ému.

Ah ! monsieur l'Amiral, recevez mes félicitations les plus vives, les plus... C'est bien ! C'est noble, c'est miséricordieux ! Ce que vous avez fait là !...

L'AMIRAL.

Que voulez-vous dire ?

DRACK.

Ne venez-vous pas, en fermant ce rideau, de permettre à votre fille de venir embrasser sa mère !...

Digitized by Google

L'AMIRAL, avec colère.

Mais vous avez dit, au contraire, que ce signal lui défendait de se présenter ici.

DRACK, avec force.

Allons donc! J'ai dit cela, moi?...

L'AMIRAL.

Oui, monsieur!...

Mme DE LA MARCHE, bas.

Oui!

DRACK.

Ah! Grand Dieu!... Mais alors, dans mon trouble, dans mon émotion!... Je me serai tout à fait trompé.

L'AMIRAL et Mme DE LA MARCHE.

C'était donc?

DRACK.

C'était dans le cas où vous consentiriez à recevoir votre fille, que vous deviez fermer ce rideau!...

L'AMIRAL.

En sorte que, maintenant?

DRACK.

Maintenant, elle est entrée dans votre hôtel, elle monte l'escalier, elle vient, et... et tenez, la voilà, monsieur l'Amiral, la voilà!

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, LAURENCE.

Mme DE LA MARCHE, allant à elle et la prenant dans ses bras.

Ma fille!...

DRACK, à part.

Eh bien, décidément, je crois que j'aurais pu entrer dans la diplomatie!

L'AMIRAL.

C'est par suite d'une erreur ou d'une ruse que vous vous êtes crue autorisée à franchir le seuil de cette maison...

DRACK, à part.

Aïe! ceci est pour moi!... (Haut.) Une erreur, monsieur l'Amiral, une simple erreur!

LAURENCE.

Tous les malheureux ont accès dans votre maison, mon père, et je vous jure que parmi ceux qui s'y présentent, il n'en existe pas un seul dont le sort soit aussi digne de pitié que le mien.

L'AMIRAL.

Dites qu'il n'en existe pas de plus coupable!

Mme DE LA MARCHE, bas.

Au nom du ciel!...

Digitized by Google

LAURENCE.

Si le crime dont je suis accusée appelait un châtiment, il appartenait à un autre de me l'infliger, et celui-là m'a cruellement frappée.

Mme DE LA MARCHE, bas.

Chassée ! répudiée !

L'AMIRAL.

D'autres que monsieur de Moray se seraient montrés plus implacables encore !

LAURENCE, très émue.

Oui, vous, mon père, vous ! et je le savais bien ! A sa place, vous auriez exercé une terrible vengeance, et puis après, vous seriez mort de désespoir et de honte. Je savais tout cela, mon père, et je me le suis répété bien souvent !

Mme DE LA MARCHE, à part.

Et bien souvent aussi, je l'ai secrètement redouté, moi !...

LAURENCE, pleurant.

Voilà pourquoi je me suis soumise sans proférer une plainte à la volonté de mon... de celui qui fut mon mari... Mais envers vous, mon père, je n'ai été coupable d'aucune offense. J'ai été pour vous et pour ma mère, une fille respectueuse et dévouée. Ah ! mille fois plus dévouée que vous ne pouvez le supposer et je vous jure que vous devriez avoir pitié de moi !

DRACK, très ému.

Oui, oui, vous le devriez, monsieur.

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Souhaitez que l'âge et la douleur endorment bientôt ma mémoire ! Jusque-là, je ne pourrai rien pour vous.

LAURENCE.

Eh bien ! soit ! restez inexorable, mon père !... Mais si je me suis abandonnée jusqu'ici, sans force, pour lutter contre votre rigueur, aujourd'hui tout est changé pour moi... Il faut que mon exil cesse : il faut que je puisse entrer librement dans votre maison...

L'AMIRAL, étonné.

Il le faut?... et pourquoi ?...

LAURENCE.

Parce que ma fille est revenue... ma fille que je n'ai pas vue depuis bientôt deux ans... et parce que je veux la voir !... Si ce n'est ici, où ce bonheur me serait-il accordé de pouvoir la presser sur mon cœur ? La maison de monsieur de Moray est maintenant un ciel fermé pour moi, et l'on ne permet pas à Paulette de franchir le seuil d'une femme condamnée comme je le suis. De sorte que, si vous me chassez aujourd'hui de chez vous, il faudra, pour voir mon enfant, que je l'attende au coin des rues, et que là, comme une mendiante, j'implore l'aumône d'un de ses regards. Ah ! ce serait trop, ce serait réellement trop !

Elle tombe assi en sanglotant.

DRACK.

Oui, monsieur, oui, ce serait trop... ce serait... (Il pleure.) Ce serait... mais ça ne me regarde pas, moi, tout cela !...

Digitized by Google

L'AMIRAL, à part.

Ah! la malheureuse!...

Mme DE LA MARCHE, bas à l'Amiral.

Ne voyez-vous pas comme elle souffre?...

L'AMIRAL, bas.

Eh! ne voyez-vous pas vous-même les angoisses que j'éprouve?... Ne comprenez-vous pas que mon propre cœur est déchiré autant que le sien?... Et pourtant, non je ne dois pas! (A Laurence avec une douleur contenue.) Je ne veux pas.

LAURENCE.

Allons! encore cette douleur!... mon père!... Je prie Dieu qu'au jour de son jugement, il soit moins sévère pour vous que vous ne vous montrez pour moi. Je vous obéis et je pars!

Elle fait un pas pour se retirer, mais ses forces lui manquent. Elle trébuche et s'appuie sur un meuble, madame de la Marche court à elle et la soutient.

Mme DE LA MARCHE.

Laurence! mon enfant!...

LAURENCE, pleurant dans es bras de l'Amirale.

Ma mère!... Ah! du moins je n'ai pas douté de votre tendresse, et cela me paraîtrait doux de mourir en ce moment, appuyée sur votre poitrine, comme je m'y tenais autrefois, et sentant la douce rosée de vos larmes tomber sur mon front brûlant.

DRACK, très ému.

Il ne pleure pas, lui! Il ne pleure pas!...

Mme DE LA MARCHE.

Malheureuse enfant! Tu voudrais mourir!...

Digitized by Google

LAURENCE.

Oh! j'ai fait des choses plus difficiles que ça, allez! et qu'on ne saura jamais !... Encore un baiser, ma mère!... Et maintenant, laissez-moi partir... Si je restais plus longtemps auprès de vous, je n'aurais plus la force de m'éloigner... et je tomberais là, désespérée... morte!... Adieu ! Adieu ma mère !...

Mme DE LA MARCHE.

Eh bien, non ! Il est impossible que je t'abandonne ainsi!... Laurence, nous partirons ensemble.

LAURENCE.

Oh ! ma mère !...

L'AMIRAL.

Que faites-vous?

Mme DE LA MARCHE.

Mon devoir !... Je quitte la maison d'où mon enfant est bannie, et je vais pleurer avec elle !

DRACK, avec force.

Et vous avez raison, madame !...

L'AMIRAL.

Vous voulez me quitter, moi, votre mari !... moi, le vieillard, sans reproche !...

Mme DE LA MARCHE.

Pour suivre ma fille repentante, oui !

L'AMIRAL.

Faites donc ! Et qu'après votre départ s'efface pour vous comme pour moi, le souvenir de quarante années de dévouement et de tendresse. Je

Digitized by Google

pensais que la mort seule pouvait nous séparer !... Dieu veuille du moins, qu'elle ne se fasse pas trop longtemps attendre pour moi ! (Pleurant.) Adieu donc, adieu !...

LAURENCE.

Ma mère ! voyez ! voyez ! Il pleure ! Il pleure ! lui que dans vingt batailles la mort n'a pu émouvoir !... Restez auprès de lui, ma mère, restez !... Qu'il ne connaisse pas comme moi les cruelles angoisses de l'isolement, de l'abandon... Et puis, si je vous séparais de lui, à quoi serviraient toutes les souffrances que j'ai volontairement subies depuis trois mois ?...

Mme DE LA MARCHE.

Que veux-tu dire ?

LAURENCE.

Rien ! Non !... Sais-je moi-même ce que je dis... Restez, ma mère, adieu !...

Elle embrasse encore sa mère, se dégage de ses bras et va partir.

L'AMIRAL, avec force.

Laurence ! Laurence !... Je n'aurais pas survécu au délaissement de celle qui fut la compagne de toute ma vie ! C'est toi qui me la rends... Ta générosité m'a vaincu... Viens ! Pauvre repentie, et tâchons d'oublier !...

LAURENCE.

Ah ! mon père !... Mon père !...

Elle se jette dans les bras de l'Amiral. Drack allant à l'Amiral, lui serre silencieusement les deux mains, qu'il secoue avec violence essayant vainement de parler.

L'AMIRAL.

Vous m'approuvez donc, monsieur Drack ?

Digitized by Google

DRACK, étouffant.

Moi ! Si je vous... si je... Oh ! oui, c'est bien ! C'est très bien, ce que vous faites-là !... C'est... (Avec explosion.) Et vous dites que vous êtes vaincu... Allons donc ! cette défaite-là vous honore à mes yeux autant que vos plus glorieuses victoires !...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle Paulette de Moray !...

TOUS.

Elle !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAULETTE.

PAULETTE, entrant précipitamment et se jetant au cou de sa mère qu'elle couvre de baisers.

Oh ! maman ! maman !...

LAURENCE, entremêlant ses baisers de sanglots de joie.

Paulette ! ma Paulette !... Encore ! Encore !...

Mme DE LA MARCHE.

Et nous, méchante enfant ! N'y aura-t-il rien pour nous !...

PAULETTE, embrassant tour à tour Mme de la Marche et l'Amiral.

Oh ! je vous aime bien, tous les deux aussi !... Mais elle, dont je suis séparée depuis si longtemps !... Elle que l'on me défendait de revoir !

Digitized by Google

LAURENCE.

C'est vrai !... (A elle-même.) J'oubliais cela... et peut-être ont-ils dit à cette enfant pour quel motif cette cruelle défense lui a été signifiée... (Bas.) Ma mère je voudrais rester seule avec ma fille.

Mme DE LA MARCHE.

Seule ?...

LAURENCE, solennelle.

Je vous en prie, faites que je puisse rester seule avec elle...

Mme DE LA MARCHE.

Amiral il y a si longtemps qu'elles ne se sont vues !... Elle a tant souffert !... Laissons-là à sa joie... Laissons-les ensemble !...

Ils sortent.

SCÈNE V

LAURENCE, PAULETTE.

PAULETTE.

Maman ! Maman !...

LAURENCE.

Assieds-toi là, ma fille, et écoute-moi. Si l'on t'a défendu de me voir, c'est qu'une terrible accusation s'est élevée contre moi; je ne l'ai pas combattue jusqu'à ce jour. Je ne le voulais pas, je ne le devais pas !... Mais maintenant il n'en est plus de même. Permettre que l'enfant soit exposée à con-

Digitized by Google

damner, ou seulement à soupçonner sa mère, ce serait un crime, ce serait un sacrilége ! Écoute-moi donc ! Écoute avec toute la foi de ton âme... Évoque les plus tendres souvenirs de ton enfance et les pieuses pensées de ta jeunesse.

PAULETTE.

J'écoute, ma mère !...

LAURENCE.

Rappelle-toi mon ardente sollicitude à guider ton âme vers le bien, à former ton cœur pour la vertu, à dérouler devant tes yeux et à graver dans ton esprit tous les devoirs et tous les dévouements de la femme pure et sainte...

PAULETTE.

Je me souviens, et je te vénère, et je t'admire, et je t'adore !...

LAURENCE.

Eh bien, te souvenant de tout cela, penses-tu que la mère que j'étais, ait pu devenir une épouse criminelle ?...

PAULETTE.

Jamais !... Tu t'accuserais toi-même, que je te répondrais : Ce n'est pas vrai, tu te calomnies, ma mère !...

LAURENCE.

Ah ! ce cri de ton âme a payé toutes mes souffrances passées. Tu l'as bien dit, ma fille : quand je me suis accusée, j'ai menti ! J'ai menti pour éviter un malheur mille fois plus redoutable que celui qui me menaçait moi-même ! J'aurais voulu tout dire à monsieur de Moray ; mais sa colère a éclaté si violente, si terrible ; la malédiction de mon père

Digitized by Google

a été si foudroyante, que tout ce qu'il y avait en moi de force, de courage, s'est subitement anéanti ; ma tête s'est perdue... J'étais folle... folle à ce point que je me croyais réellement coupable du crime qui m'était imputé. Je l'ai même confessé, ce crime, devant les juges qui devaient prononcer mon divorce ! Ce funeste délire s'est prolongé, hélas ! jusqu'au jour où Maltar est venu m'apprendre le mariage de ton père ! L'annonce de cet irréparable malheur fut un nouveau coup de foudre, et, chose étrange, celui-là dissipa subitement les ténèbres qui obscurcissaient ma raison.— Je suis innocente ! m'écriais-je, je suis innocente ! Et je voulus revoir mon mari, lui dévoiler toute la vérité, lui dire, enfin, que je m'étais sacrifiée pour une autre, pour ma... mais hélas ! il était trop tard. Cette fatale union était accomplie, et en me justifiant, j'aurais rempli de désespoir et de remords l'âme de ton père, j'aurais déshonoré, perdu celle que j'ai voulu sauver, sans me tirer moi-même de l'abîme où je suis tombée !

PAULETTE.

Alors, je garderai pieusement le secret de ton innocence, ma mère ; mais je comprends que tu n'es pas seulement une sainte... Tu es une martyre !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, DRACK.

DRACK, entrant précipitamment.

Madame, voici bientôt l'heure où monsieur de Moray doit venir chercher sa fille. Permettez-moi de conduire mademoiselle Paulette auprès de ses grands parents.

LAURENCE.

L'emmener !... Et pourquoi ?...

Digitized by Google

DRACK.

Vous savez que son père ne veut pas qu'elle vous voie. Venez donc, mademoiselle...

PAULETTE.

Non, je reste !...

DRACK.

Comment?

LAURENCE.

Ma fille a raison. Je ne lui ai appris ni la dissimulation, ni le mensonge. Son père saura que je l'ai revue. Il sera libre ensuite de l'arracher de mes bras. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que cela soit plus digne ?

DRACK.

Certainement, madame, certainement, c'est beaucoup plus... (A part.) Mais elle a donc toutes les délicatesses, cette femme criminelle ?

PAULETTE.

Nous attendrons mon père !

DRACK.

Eh ! bien, oui, nous l'attendrons... et de pied ferme encore... Je ne suis pas fâché de lui montrer de quel côté je me range.

LAURENCE.

Je vous remercie, monsieur, croyez à ma reconnaissance.

DRACK.

De la reconnaissance?... Et à quel sujet madame ?

Digitized by Google

PAULETTE.

C'est vrai, à quel sujet ?... Tu ne dois rien à monsieur, maman, ni parce qu'il s'intéresse à toi... ni même parce qu'il m'a sauvé la vie !...

LAURENCE.

Il t'a sauvé la vie !... Comment cela ?... Je veux savoir.

PAULETTE.

Et avec un courage, un dévouement sublime !

DRACK.

Mais non, du tout !... Il n'y a là ni dévouement, ni courage, madame, j'ai voulu simplement me soustraire à un grand ennui !

LAURENCE.

Je ne comprends pas !...

DRACK.

Eh ! mon Dieu, madame, c'est la chose la plus simple du monde... Il faut vous dire d'abord que la parente de mademoiselle qui l'accompagnait pendant la traversée...

PAULETTE.

La tante Basilique ?

DRACK.

Oui, la tante Basilique qui ne se sentait pas le pied marin, ni l'estomac non plus, m'avait prié de veiller sur sa nièce.

PAULETTE.

Et vous avez consenti, mon ami.

Digitized by Google

DRACK.

J'ai consenti, de la plus mauvaise grâce possible, mais enfin, j'ai consenti... or, nous nous trouvions sur le pont, la tante Basilique, mademoiselle et moi...

PAULETTE.

Il faisait un temps magnifique.

DRACK.

C'est-à-dire un abominable ouragan. Le navire s'élançait avec des bonds effrayants. Tout à coup une lame colossale vint se briser sur les flancs du bâtiment, une trompe d'eau roula sur le pont: et au milieu du fracas, un cri sinistre retentit, un cri déchirant qui nous remplit d'épouvante... La pauvre petite Paulette avait disparu...

LAURENCE.

Ah! mon Dieu! (Prenant Paulette, elle la couvre de baisers.) Mon enfant! ma fille!...

Elle pleure.

DRACK.

Eh! bien, eh! bien, vous l'avez, votre fille!... Mais à ce moment-là!... Ah! dame!... elle était réellement perdue. La terrible vague l'avait entraînée. Moi qui avais promis de veiller sur elle, j'étais bien forcé de tenter quelque petite chose pour la sauver. D'un bond, je m'élançai à la nage; je nage assez bien... ce qui fait que j'eus le bonheur de saisir mademoiselle Paulette par sa belle chevelure dénouée.

LAURENCE.

Elle était sauvée!...

Digitized by Google

DRACK.

Pas tout à fait! Car à peine avais-je soulevé la tête de l'enfant hors de l'eau pour qu'elle respirât un peu que, poussée par cet instinct désespéré commun à ceux qui se noient, elle se cramponna à moi avec une telle énergie, que tous mes mouvements en furent paralysés, et nous coulions! Nous coulions!... Si je ne m'arrache pas à cette étreinte, me dis-je alors, je vais être certainement perdu avec elle. Oui, mais si je l'abandonne, si je reviens seul à bord, quels cris va pousser la tante Basilique!... Et puis, je me connais: l'image de cette petite noyée est capable de se dresser devant moi à l'heure de tous mes repas, ou de troubler mon sommeil de toutes les nuits; ma foi non! je veux dîner et dormir à mon aise; je remonterai là-haut avec elle, où je n'y remonterai pas du tout! Et, comme vous voyez, madame, nous y sommes remontés tous les deux!...

PAULETTE.

Oui, c'est à vous que je dois d'avoir revu ma mère... à vous, mon ami!...

Elle se jette à son cou.

DRACK, rajustant sa cravate.

Allons, allons, mademoiselle Paulette, vous avez assez froissé mon linge ce jour-là; ne recommencez pas aujourd'hui, je vous prie!..

LAURENCE.

Ah! monsieur, quel cœur vous avez!...

DRACK.

Où diable voyez-vous qu'il y ait du cœur à cela? Je dînais, je vous le répète, à dîner, à dormir paisiblement, voilà tout!

Digitized by Google

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Moray !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, voyant Paulette et Laurence.

Ah !... (Très ému.) Ensemble !....Vous dans cette maison, madame ?...

LAURENCE.

Vous avez pu me fermer la vôtre, monsieur, mais vous n'avez pas le droit de m'interdire celle de mon père !

ROGER, à Drack.

Puis-je vous prier, monsieur, de conduire ma fille auprès de madame de la Marche, j'irai la chercher dans quelques instants. Il faut que je parle à Madame...

PAULETTE, hésitant et regardant sa mère.

Ma mère !...

LAURENCE.

Va, mon enfant, va... obéis à ton père !... Il est le maître ! (Avec amertume.) Il l'a bien prouvé !.. (La retenant par la main.) M'est-il permis au moins de l'embrasser ?...

PAULETTE, se jetant à son cou.

Oh ! maman !...

Digitized by Google

DRACK, emmenant Paulette.

Venez, mademoiselle, venez ! (A Laurence regardant Roger.) Daignez recevoir, madame, l'assurance de ma profonde sympathie, de mon respect, de mon estime, de... (Vivement.) Monsieur le Comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer !...

Il sort avec Paulette.

SCÈNE VIII

LAURENCE, ROGER.

ROGER, à part.

Elle ! en face de qui je me retrouve pour la première fois, depuis la fatale soirée qui a brisé toute ma vie ! (Voyant Laurence se préparer à sortir.) Que faites-vous?

LAURENCE.

Vous le voyez, je pars !

ROGER.

Restez!...

LAURENCE.

Le divorce a creusé un abîme entre nous... ma vue est sans doute un outrage pour vous... comme la vôtre est pour moi une épreuve au-dessus de mes forces... Laissez-moi partir !

ROGER.

Restez... ne fût-ce qu'un instant... Puisque le hasard nous met en présence, nous devons en profiter pour traiter définitivement une grave question.

Digitized by Google

LAURENCE.

Je vous écoute !

ROGER.

Il s'agit... de ma fille !

LAURENCE.

De notre fille ! monsieur.

ROGER.

De notre fille, soit !... Le jugement qui a prononcé entre nous une éternelle séparation, a décidé en même temps que la garde de Paulette n'appartiendrait qu'à moi seul...

LAURENCE.

Vous voulez toujours m'empêcher de la revoir.

ROGER.

Il le faut, pour son avenir, pour son honneur! Il le faut pour que l'époux trahi ne retrouve pas sur le visage de sa fille, quand ses lèvres s'en approchent, la trace des baisers de l'épouse coupable.

LAURENCE.

Ainsi, il n'y a plus rien de commun entre nous, pas même la tendresse de notre enfant !

ROGER.

Non, pas même cela !

LAURENCE.

C'est vous qui me parlez ainsi !... Quel homme êtes-vous donc devenu ?

ROGER.

Celui que vous avez fait en sorte que je fusse !

Digitized by Google

LAURENCE.

Ah ! vous ne m'avez jamais aimée !

ROGER

Elle ose dire que je ne l'aimais pas !... Moi dont la tendresse et le respect pour elle repoussaient loin de mon cœur toutes les tentations, tous les entraînements. Oui, j'avais tout dompté, tout vaincu, tandis que vous me trahissiez lâchement, sans penser que je pouvais en mourir !

LAURENCE.

En mourir !... Mais vous vous êtes consolé bien vite cependant...

ROGER.

J'en ai promptement épousé une autre. Mais qui vous dit que dans cette hâte même, il n'y ait pas eu pour moi comme un désir de vengeance et comme un défi jeté à ma propre douleur !

LAURENCE.

Allons donc !... Vous aimiez cette femme depuis longtemps !...

ROGER, avec émotion.

Peut-être alors, le croyais-je moi-même. Mais j'ai trop compris mon erreur à l'horrible souffrance que j'ai ressentie par vous, aux angoisses du délire où ma raison a failli succomber.

LAURENCE, avec joie contenue.

Est-il vrai que vous ayiez tant souffert ?

ROGER, plus ému encore.

Pensez-vous donc que j'aie pu, sans désespoir et sans larmes, arracher de mon cœur les racines

Digitized by Google

d'un amour qui avait librement grandi pendant dix-huit années.

LAURENCE.

Est-il bien vrai que vous ayiez tant pleuré?...

ROGER, même jeu.

Regardez mon visage amaigri, mes yeux éteints, mes cheveux qui blanchissent avant l'âge et ne me demandez plus si j'ai souffert !

LAURENCE, haletante.

Et maintenant, au lieu de cet amour...

ROGER, avec désespoir et presque pleurant.

Au lieu de cet amour? C'est de la haine que j'ai dans le cœur. Oui, je vous hais de toute la force de mon bonheur perdu, de mes souvenirs profanés, de toutes mes espérances brisées, je vous hais!.. Entendez-vous ? Je vous hais !...

LAURENCE, éclatant.

Tu me hais ! tu me hais !... Ah ! répète-les encore ces mots qui retentissent dans mon âme comme les plus douces paroles d'amour. Je redoutais ton indifférence et je m'en sentais mourir... Mais maintenant je peux vivre... Ta colère et tes menaces ont ranimé mon courage... va, si tu me hais tant, c'est que tu m'aimes encore !...

ROGER.

Moi !... je serais assez lâche !...

LAURENCE.

Oui, tu m'aimes... tu m'aimes toujours... Fais maintenant tout ce que tu voudras... Tout ce qui

Digitized by Google

me viendra de toi me sera doux et bon....même tes colères ; même tes rigueurs et tes violences!...

ROGER, éperdu.

Tais-toi ! Tais-toi !...

LAURENCE.

Arrache ta fille de mes bras... garde-là pour toi seul... C'est moi que tu verras quand tes yeux se reposeront sur elle, ce seront mes baisers que tu retrouveras dans les siens !...

ROGER.

Tais-toi !...

LAURENCE.

Ose donc dire que tu ne m'aimes plus ?...

ROGER.

Eh bien, oui, malgré ta trahison, malgré moi-même et la révolte de mon honneur, c'est bien misérable et bien lâche !... Oui, malheureux que je suis, je t'aime toujours !... Toujours !...

Il tombe accablé et pleurant sur un fauteuil.

LAURENCE.

Ah ! je puis partir, maintenant ! J'emporte comme un trésor le secret de ton cœur. Si nous sommes à jamais séparés en ce monde... nos âmes restent unies pour toujours !... Adieu Roger !... Tu m'aimes, et moi je t'adore !...

Elle sort par le fond.

Rideau.

Digitized by Google

ACTE V

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA GORGONE, PALMIERI, MALTAR.

PALMIERI.

Eh bien, mes prévisions se sont réalisées ; la ruine et la fuite du banquier dépositaire de la fortune de Roger ont décidé celui-ci à m'accepter pour gendre. J'ai fait en sorte que Paulette ne pût pas refuser cette union et nous allons ce soir, signer notre contrat.

LA GORGONE.

Oui, tu t'es obstiné à la prendre pour femme, elle qui nous déteste !

PALMIERI.

Bah ! une enfant que je saurai bien réduire de gré ou de force.

LA GORGONE.

Tu connais mal le cœur des femmes ! Où a échoué la tendresse, la force est impuissante.

PALMIERI.

Nous verrons bien ! D'ailleurs, j'ai pour allié ton mari.

Digitized by Google

LA GORGONE.

Ne compte pas sur lui plus qu'il ne faut.

PALMIERI.

Pourquoi ?

LA GORGONE.

Depuis quelques jours, Roger n'est plus le même. Je sens que l'empire que j'exerçais sur lui est prêt à m'échapper... Enfin, je devine autour de nous comme un danger inconnu qui nous menace.

PALMIERI.

Et moi je réponds que l'avenir est à nous !

MALTAR, entrant.

Mademoiselle Paulette fait demander à monsieur un instant d'entretien.

PALMIERI.

Dites à mademoiselle de Moray que je suis à ses ordres.

Maltar sort.

LA GORGONE.

Que peut-elle te vouloir ?

PALMIERI.

Je l'ignore ; mais rien de ce qu'elle me dira ne pourra retarder notre mariage. La, voilà. (Bas.) Laisse-nous.

La Gorgone échange avec Paulette un salut glacial et se retire.

Digitized by Google

SCÈNE II

PALMIERI, PAULETTE.

PALMIERI.

Vous désirez me parler, mademoiselle ?

PAULETTE.

Monsieur Palmieri... le jour où j'ai revu ma mère pour la première et pour la dernière fois peut-être, mon père m'a fait connaître vos intentions à mon sujet, et, en votre présence, il a ajouté qu'il me laissait entièrement libre de disposer de moi-même, vous vous souvenez de cela, monsieur ?...

PALMIERI.

Je m'en souviens.

PAULETTE.

Mais cette liberté qui m'était accordée, vous me l'avez bientôt ravie, en m'apprenant, en secret, la ruine de monsieur de Moray et les poursuites qui allaient être dirigées contre lui... vous m'avez fait comprendre que, de moi, de mon consentement à vous épouser dépendait son honneur ou sa honte, c'est-à-dire ou sa vie ou sa mort, et j'ai déclaré que, bien volontairement, je consentais à devenir votre femme. Le moment est arrivé de tenir l'engagement que j'ai pris.

PALMIERI.

Moi, mademoiselle. J'ai déjà accompli celui que j'ai contracté envers vous... J'ai déposé la somme

Digitized by Google

nécessaire entre les mains du notaire de votre famille et le salut de votre père sera assuré par lui à l'heure même où l'on bénira notre union.

PAULETTE.

Nous serons ainsi quittes l'un envers l'autre; mais il me reste à accomplir un devoir de loyauté. Il me reste à vous dire qu'entre vous et moi, se dresseront toujours deux obstacles insurmontables...

PALMIERI.

Deux obstacles...

PAULETTE.

Je parle de deux personnes : l'une qui occupe ici la place de ma mère et que je hais ; l'autre le fiancé que je m'étais choisi, et que vous tenteriez vainement de remplacer dans mon cœur !

PALMIERI.

Vous aimez?

PAULETTE.

Oui, j'aime, et dans cet amour, j'avais mis toutes les joies, toutes les espérances de ma vie.

PALMIERI.

Rêve de jeune fille qui s'évanouira bientôt !

PAULETTE.

Vous espérez cela ! (Avec amertume.) Allons! Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur c'est un marché conclu ! Vous sauverez mon père et je vous appartiendrai... pour toute la durée de ma vie !

PALMIERI.

Et moi, sans hésiter, j'aurais payé ce bonheur de ma fortune entière.

Il lui baise la main et sort.

Digitized by Google

SCÈNE III

PAULETTE, seule.

C'est mon arrêt qu'il vient de prononcer! Il ne me reste plus qu'à envoyer à ma mère un dernier adieu. (Elle se met à écrire.) Je veux qu'elle sache que ma pensée ne l'a jamais quittée... qu'après cette bénédiction nuptiale mon âme se sera envolée vers elle pour lui porter mon dernier baiser! Je fais comme toi, mère, je me sacrifie à celui que nous chérissons l'une et l'autre !... Ah! J'aimais bien la vie, cependant... Mais appartenir à cet homme! Oh! non! je ne peux pas !... je ne peux pas !

Elle pleure.

SCÈNE IV

PAULETTE, MALTAR, DRACK.

MALTAR.

Mademoiselle

PAULETTE.

Hein ? Que me veut-on ?

MALTAR.

Mademoiselle Paulette...

PAULETTE.

Ah ! c'est toi, Maltar !

Digitized by Google

MALTAR.

Monsieur Drack vient d'arriver.

PAULETTE.

Monsieur Drack, fais-le entrer.

Elle plie sa lettre, la met sous enveloppe et la cachète.

MALTAR.

Venez, monsieur !

DRACK, entrant.

Vous voyez, chère enfant, que je me suis rendu bien vite à votre appel ; hier encore je me trouvais à Londres où j'étais allé respirer le brouillard natal... ce qui ne m'était pas arrivé depuis vingt ans !... Il m'a enrhumé le brouillard natal ! Bref ! La poste m'apporte un mot de vous : un seul « Venez ». J'ai pensé : quand on en écrit si peu c'est qu'on a beaucoup de choses à dire, et comme justement je dois expédier aujourd'hui, pour l'Italie, certains documents de mon consulat, je suis parti sans perdre une minute et me voilà prêt à vous entendre... Après quoi je ne m'occuperai plus...

PAULETTE, souriant tristement.

Que de vous-même... Vous ne refuserez pas cependant de vous occuper encore un peu de moi ?

DRACK.

De vous, mais tout de suite, mais tant que vous le voudrez... Voyons, de quoi s'agit-il ?

PAULETTE.

Monsieur Drack, je me marie.

Digitized by Google

DRACK.

Hein ! Comment ?... Vous, vous... Eh bien, et ce pauvre monsieur Gaston qui est là-bas ?...

PAULETTE.

C'est à cause de lui que je vous ai prié de venir. C'est à cause de lui que je désire que vous soyez mon témoin.

DRACK.

Votre témoin ?... Moi ?...

PAULETTE.

Et lorsqu'il arrivera à Paris, vous lui direz que ce n'est point une fiancée heureuse et souriante que vous avez conduite à l'autel. Vous lui direz que j'ai dû accomplir un devoir sacré, et qu'il serait injuste de m'accuser, de me haïr, moi qui n'aurai pas cessé de l'aimer jusqu'à ma dernière...

DRACK.

Votre dernière ?... Quoi ?...

PAULETTE, se reprenant.

Jusqu'à l'heure où ce mariage aura fait de moi la femme d'un autre.

MALTAR, bas à Drack.

Ah ! la pauvre enfant !

DRACK, ému et tout bas.

Oui, oui, bien malheureuse ! (Haut.) Écoutez mademoiselle, s'il était en mon pouvoir de vous venir en aide, d'empêcher cet odieux mariage, je le ferais avec plaisir, avec bonheur, avec... Dites donc, je suis très fort à l'épée, moi... Voulez-vous me permettre de tuer monsieur votre fiancé ?

Digitized by Google

PAULETTE.

Oh ! je n'ai rien à lui reprocher ; la conduite de monsieur Palmieri est au contraire très désintéressée. *Il faut* que je sois sa femme.

DRACK.

Ah ! c'est monsieur Palmieri que vous épousez !... Le frère de la nouvelle comtesse de Moray, je crois...

PAULETTE.

Lui-même.

DRACK.

Mon voyage en Angleterre m'a empêché de faire sa connaissance.

PAULETTE.

Vous le verrez bientôt. Le contrat se signe aujourd'hui ; et à ce sujet, monsieur Drack, j'ai encore un service à vous demander.

DRACK.

Allez, allez ; ne vous gênez pas ; puisque je sors de mes habitudes ; un peu plus ou un peu moins !...

PAULETTE.

Il s'agit, cette fois, d'une chose bien cruelle et bien douloureuse pour mon cœur. Il y a une personne... qui ne peut pas, m'a-t-on dit, assister à mon mariage.

DRACK.

C'est de votre mère que vous parlez ?...

PAULETTE.

Oui, de ma mère... qui ne sera pas là, près de

Digitized by Google

moi... Ah ! je n'aurais jamais pensé que cela put arriver. Oh ! non ! jamais ! jamais !

Elle pleure.

DRACK, très ému.

Allons, allons, mon enfant, il ne faut pas pleurer ainsi... devant... devant un étranger surtout, car enfin, tout cela... tout cela ne me regarde pas, moi.. (Faisant explosion.) Eh bien, si fait ! cela me regarde, cela me touche profondément... J'ai été votre soutien, votre ami, pendant votre long voyage, et je me suis attaché à vous et je vous aime comme ma fille .. Tenez !... Je vous en prie, laissez-moi tuer monsieur votre fiancé !

PAULETTE.

Non, non, il faut qu'il vive (A part.) lui... (Haut.) Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur Drack, de l'affection que vous me témoignez... Ah ! j'aurais eu en vous un bien bon ami !

DRACK.

Et vous l'aurez, vous l'aurez toujours.

PAULETTE, avec tristesse.

Toujours ! (Avec contrainte et très vite.) Enfin, voilà quel est le second service que je voudrais obtenir de vous : Je ne verrai pas ma mère et je vous prie de lui remettre cette lettre.

Elle lui remet la lettre qu'elle vient d'écrire.

DRACK.

Je vais la lui porter tout de suite.

PAULETTE.

Non !... C'est... c'est demain soir seulement, c'est après mon mariage qu'il faut la lui donner.

Digitized by Google

DRACK, étonné.

Après... votre mariage...

MALTAR, id.

Demain soir... seulement.

PAULETTE.

Vous me le promettez.

DRACK.

C'est que... tenez, j'ai comme un pressentiment qui me fait croire qu'il vaudrait mieux que votre mère connut tout de suite le contenu de cette lettre.

PAULETTE.

Non, non ; je ne le veux pas !...

DRACK, étonné.

Ah !

PAULETTE.

Monsieur Drack, consentez-vous à me jurer sur votre honneur et sur le salut de votre âme, de ne remettre que demain soir cette lettre à ma mère ?...

DRACK.

Mais je ne sais si je dois...

PAULETTE.

Alors, j'aviserai autrement.

DRACK, vivement.

Non... puisque vous l'exigez, sur mon honneur et sur le salut de mon âme, je vous jure de ne remettre que demain soir cette lettre à votre mère.

Digitized by Google

PAULETTE, la lui donnant.

C'est bien, merci, mon ami, merci! (Tristement) Je vais achever de me préparer pour la signature du contrat... car nous aurons beaucoup de monde. (Revenant sur ses pas.) Souvenez-vous! Demain soir seulement.

DRACK.

Soyez tranquille, mon enfant, je l'ai juré.

PAULETTE, sortant.

Merci.

SCÈNE V

DRACK, MALTAR.

DRACK, avec force.

Maltar!

MALTAR.

Monsieur!

DRACK.

Prends cette lettre et porte-la tout de suite à son adresse.

MALTAR, étonné.

Tout de suite?...

DRACK.

Vite! à la mère de mademoiselle Paulette.

MALTAR.

Mais... vous avez juré de ne la remettre...

Digitized by Google

DRACK.

Que demain... oui, mon ami, oui !

MALTAR.

Est-ce qu'on peut manquer à un serment ?

DRACK.

Eh ! parbleu, non, on ne le peut pas !... mais tous les serments sont également sacrés, et, bien avant celui que je viens de faire à la pauvre jeune fille, il y en a un que je m'étais fait, à moi-même. Je me suis juré de n'agir jamais que selon ma conscience. Or, ma conscience me dit que ni mon honneur ni ma foi ne seront compromis, parce que j'aurai sauvé cette pauvre enfant qui veut se tuer... Va porter la lettre, mon garçon.

MALTAR.

Ah ! monsieur, si je n'étais un simple domestique comme je serais heureux de pouvoir serrer votre...

DRACK, lui serrant la main.

Eh bien, je ne suis pas un domestique, moi ; et partout où je rencontre un honnête homme, j'ai le droit de lui serrer la main.

MALTAR, ému.

Ah ! Monsieur ! Monsieur ! (Voyant entrer Palmieri). Monsieur Palmieri !

Confus il veut retirer sa main de celle de Drack.

DRACK, la lui secouant.

Va porter la lettre, mon ami !

Palmieri s'arrête étonné. Maltar sort.

Digitized by Google

SCÈNE VI

DRACK, PALMIERI.

PALMIERI.

Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler !

DRACK, avec brusquerie.

Élie Drack, ancien consul, monsieur !

PALMIERI.

Pardon... mais je ne l'aurais pas deviné... à vous voir... fraterniser avec un...

DRACK.

Avec un domestique ?... C'est que ce domestique là, monsieur, est doué d'une honnêteté, d'une délicatesse de sentiments que pourraient peut-être lui envier de certains maîtres.

PALMIERI.

Je sais... oui... Maltar est un brave homme ! alors, c'est vous, monsieur, qui avez ramené en France, mademoiselle de Moray, ma fiancée ?

DRACK.

Moi-même, et mademoiselle de Moray vient de m'annoncer ce mariage qui se sera bien promptement conclu ce me semble.

PALMIERI.

Il m'a suffi de voir mademoiselle Paulette pour devenir tout à coup épris de sa beauté, de son char-

Digitized by Google

me, de son esprit. Est-ce que cela ne vous paraît pas naturel ?...

DRACK.

Très naturel, au contraire... En sorte qu'elle est parfaitement heureuse de cette union... soudaine ?

PALMIERI, avec hauteur.

Elle le sera, cher monsieur !... Mais il me semble que vous vous intéressez vivement à elle.

DRACK.

Très vivement, cher monsieur, très vivement. Je lui offrais même, tout à l'heure, de lui rendre un petit service... auquel, par parenthèse, vous n'êtes pas étranger.

PALMIERI, avec ironie.

Un service ?... Et lequel ? Contez-moi donc cela, je vous prie.

DRACK.

Que je vous le... Oh ! non, ce n'est pas la peine puisque mademoiselle Paulette a refusé.

PALMIERI.

Ah !

DRACK.

Mais je lui aurais rendu ce service avec un certain plaisir.

PALMIERI.

Je vous suis, malgré son refus, très reconnaissant, de l'intention !

DRACK.

Eh bien, vrai ! il n'y a pas de quoi, monsieur ! monsieur Palmieri, car c'est ainsi que vous vous nommez ?

Digitized by Google

PALMIERI.

Palmieri, oui, monsieur.

DRACK, cherchant.

Où diable ai-je entendu prononcer ce nom-là?

PALMIERI.

Il est connu presque du monde entier... mon oncle Jean...

DRACK, vivement.

Jean Palmieri ! Oui, oui, c'est bien le nom qui a souvent frappé mon oreille, mais à quelle époque... en quelle circonstance?... Je ne m'en souviens plus!... Il me semble cependant... oui, oui... mais j'oublie que mademoiselle Paulette m'a prié d'être son témoin...

PALMIERI.

Son témoin...

DRACK.

Et je ne suis point en tenue convenable... J'ai bien encore une bonne demi-heure avant la signature du contrat ?

PALMIERI.

Une heure même.

DRACK.

Merci ?... J'ai bien l'honneur...

PALMIERI, froidement.

Monsieur, je vous salue.

DRACK.

Mes hommages à la jeune fiancée. Veuillez lui dire que, dans le cas où elle changerait d'avis au sujet

Digitized by Google

du... petit service en question, elle me trouverait toujours prêt. Oui, oui, je le lui rendrais, maintenant surtout, avec plaisir. (Remontant vers le fond.) Avec le plus grand plaisir! J'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il sort.

PALMIERI.

Que veut-il dire? A qui en a-t-il ?

SCÈNE VII

PALMIERI, puis ROGER.

ROGER, entrant.

Paulette vous avait demandé un instant d'entretien... Avait-elle quelque grave communication à vous faire ?

PALMIERI, avec une feinte légéreté.

Non, non... certains arrangements à fixer entre elle et moi... quelques conventions de détail... nous nous entendons à merveille.

ROGER.

Je m'inquiétais à tort... Nos amis ne tarderont pas à venir... Vous voudrez bien, n'est-ce pas aider votre sœur à les recevoir ?

PALMIERI.

Comptez sur moi !

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

ROGER, seul, puis MALTAR.

C'est bien librement m'a dit Paulette qu'elle consent à cette union. Elle qui naguère laissait éclater si violemment sa haine contre celle dont j'ai fait ma femme ! Quelle peut-être la cause d'un changement si grand et si rapide ? Je n'ai pas pesé cependant sur sa volonté ! Elle ignore que de ce mariage dépendait mon salut ou ma perte... Ah ! malgré tout, je me sens ému, troublé !

MALTAR, entrant et d'une voix forte.

Madame l'Amirale Firmin de la Marche... et madame Laurence !

ROGER, se levant vivement.

Elles !...

Madame de la Marche et Laurence paraissent. Maltar se retire.

SCÈNE IX

ROGER, Mme DE LA MARCHE, LAURENCE.

ROGER, à Laurence.

Vous ! vous ici !...

LAURENCE, avec égarement.

Je ne sais pas où je suis... Je ne sais pas chez

Digitized by Google

qui je suis, je ne sais qu'une chose, c'est que je veux voir ma fille, c'est que je veux parler à ma fille... et je lui parlerai.

ROGER, à madame de La Marche.

Et vous, Madame, pour vous associer à une semblable démarche, avez-vous bien songé à toute la gravité qu'elle devait avoir.

Mme DE LA MARCHE.

Si j'ai pensé que Laurence put reparaître dans cette maison, si j'y suis venue enfin, c'est que le motif qui nous y a conduites est au-dessus de toutes les conventions sociales, au-dessus de vos lois elles-mêmes.

ROGER, avec force.

Et ce motif, quel est-il ?

LAURENCE.

Je viens sauver ma fille.

ROGER.

La sauver !...

LAURENCE.

Le mariage que vous voulez lui imposer la tuerait.

ROGER.

La tuer !... Qui vous a dit cela ?

LAURENCE.

C'est elle ! C'est elle-même dans une lettre qu'elle m'a écrite, et qui ne devait m'être remise que plus tard... c'est-à-dire après sa mort, entendez-vous, Roger, après sa mort !

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Nous l'avons lue, cette lettre, elle, mon mari et moi...

LAURENCE.

Nous sommes accourues folles de désespoir, de terreur...

Mme DE LA MARCHE.

Et dans quelques instants, monsieur Firmin de la Marche, viendra défendre, contre vous-même, la vie de votre enfant.

ROGER.

Mais cette lettre... Cette lettre

LAURENCE, la lui donnant.

Tenez! Lisez-la donc!

ROGER, après l'avoir parcourue.

Elle voulait mourir! Mourir par dévouement pour moi!... Ah! je comprends! C'est qu'elle avait tout découvert! Oui, elle savait qu'après l'honneur de l'époux, l'honneur du gentilhomme allait s'effondrer à son tour... et elle se sacrifiait pour me sauver...

Mme DE LA MARCHE.

Vous sauver ? Expliquez-vous ?

ROGER, à Laurence.

Rassurez-vous ! Madame. Votre fille vivra et je disparaîtrai seul, dans le désastre de ma fortune.

LAURENCE.

Non ! vous vivrez Roger; je vous sauverai l'un et l'autre. N'ai-je pas ma dot que vous avez restituée après notre séparation.

Digitized by Google

ROGER.

Est-ce que je peux accepter, pour racheter mon honneur, l'argent de celle... qui m'a déshonoré?

LAURENCE.

Ainsi, ou l'enfant ou le père sera sacrifié ?

ROGER.

Parce que la mère a été coupable.

LAURENCE, avec violence.

Eh bien, non, cela ne sera pas. J'ai subi tous les malheurs, tous les désespoirs, mais devant celui-là, mon âme se révolte, et je relève la tête... Dites-lui donc, ma mère, dites-lui, qu'il peut accepter cet argent qui est notre salut à tous...

Mme DE LA MARCHE, étonnée.

Moi... Tu veux...

ROGER.

Eh bien, oui ! puisque c'est à vous qu'elle en appelle, madame, à vous que je respecte, que je vénère, soyez juge en cette question d'honneur et de dignité... parlez, j'attends...

Mme DE LA MARCHE, baissant la tête.

Eh bien !... puisque vous le voulez...

LAURENCE, vivement.

Attendez ! Attendez !... Ma mère... Vous vous soumettrez Roger, à la décision qu'elle aura prononcée ?

ROGER.

Je m'y soumettrai.

Digitized by Google

LAURENCE, d'un ton grave.

Consentez alors à me laisser un instant seule avec elle.

ROGER.

Soit, j'y consens !

Il sort.

SCÈNE X

LAURENCE, Mme DE LA MARCHE.

LAURENCE, vivement.

Ma mère ! Il faut que Roger accepte l'offre que je viens de lui faire.

Mme DE LA MARCHE.

C'est impossible.

LAURENCE.

Impossible !

Mme DE LA MARCHE.

Roger ne peut rien accepter de toi.

LAURENCE.

Mais c'est la condamnation de ma fille que vous prononcez-là !

Mme DE LA MARCHE, avec douleur.

Ah ! c'est l'implacable justice du ciel !

LAURENCE.

La justice du ciel, dites-vous !

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Elle frappe les mères coupables jusque dans leurs enfants!

LAURENCE, avec force et s'oubliant.

Qu'elle me laisse donc ma fille, alors, car je ne suis pas coupable, moi!

Mme DE LA MARCHE.

Tu... n'es... pas... coupable?

LAURENCE.

Eh bien, non, ma mère, non, je ne le suis pas et il faut que vous le disiez à Roger pour qu'il puisse, sans rougir, accepter l'argent de ma dot.

Mme DE LA MARCHE.

Je ne dirai pas cela.

LAURENCE.

Ma mère!

Mme DE LA MARCHE, avec force.

Je ne dirai pas cela, car n'ayant pas reçu de toi la preuve de ton innocence, le trouble de mes regards, l'hésitation de mes lèvres, la rougeur de mon front, tout me démentirait.

LAURENCE, avec force.

Vous le lui direz d'une voix ferme, le front haut et le regard assuré car, devant Dieu, ma mère, je jure que je suis innocente.

Mme DE LA MARCHE.

Tu me jures que tu ne t'es pas donnée à un autre?

Digitized by Google

LAURENCE.

Je le jure !

Mme DE LA MARCHE.

Tu jures que tu n'as pas trahi tes devoirs d'épouse et déshonoré ton mari !

LAURENCE.

Je jure que je n'ai jamais aimé que Roger, que je n'ai jamais appartenu qu'à lui seul... Je le jure ! Je le jure !

Mme DE LA MARCHE.

Prouve-le moi donc alors.

LAURENCE, avec égarement.

Non, ma mère, non ; acceptez le serment que je viens de vous faire et ne demandez pas de preuves.

Mme DE LA MARCHE.

Quoi ! Tu es innocente et tu refuses de le prouver. Tu peux sauver ta fille et tu gardes le silence ! Mais je suis sa mère aussi, moi, et je t'ordonne de parler.

LAURENCE

Vous le voulez ?...

Mme DE LA MARCHE.

Oui ! parle, mais parle donc !

LAURENCE.

Hélas ! me voilà plus tremblante et plus accablée que je ne l'étais le jour où je courbais la tête sous une honte imméritée.

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

Imméritée, dis-tu ? Mais n'ai-je pas vu ton complice expirant.

LAURENCE.

Mon complice ! Lui ! Lui !

Mme DE LA MARCHE.

Mais n'ai-je pas entendu son aveu et le tien. N'est-il pas mort enfin plutôt que de livrer des lettres...

LAURENCE, avec énergie.

Des lettres qui ne renfermaient que le douloureux secret de sa naissance, des lettres qui ne me compromettaient pas, moi... mais qui perdaient sa mère !

Mme DE LA MARCHE, étonnée.

Sa mère !

LAURENCE.

Victime sans doute de quelque piège odieux...

Mme DE LA MARCHE, troublée.

Un piège !... Que te faisait à toi cette victime, et que te faisait ce piège ? Pourquoi donc cachais-tu ce secret, même au prix de ton honneur ?

LAURENCE, avec force.

Il le cachait bien, lui, même au prix de sa vie !

Mme DE LA MARCHE, avec force.

Mais lui, il s'agissait de sa mère, tandis que toi... Laurence...

LAURENCE, tombant à genoux.

Il s'agissait de la mienne !

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE, jetant un grand cri.

Ah ! (Elles restent immobiles et se regardent, puis Mme de la Marche chancelante, va tomber sur un fauteuil en sanglotant.) Pour moi !... C'est pour moi qu'elle s'est sacrifiée, pour moi qu'elle a subi toutes les douleurs et toutes les hontes.

LAURENCE, s'agenouillant devant elle.

Ma mère ! ma mère bien-aimée !

Mme DE LA MARCHE.

Et lui c'était... c'était mon fils ! Ah ! je me souviens à présent de l'émotion de sa voix lorsqu'il me parlait... Je me souviens des regards qu'il attachait sur moi au moment de mourir... Oui, oui, je le vois ! Je le vois ! Et j'entends ses dernières paroles : « Je meurs heureux, disait-il. La cause de ma mort « rachètera les fautes de ma vie ! » Et lorsqu'il expirait pour moi, pas une révolte de mon âme, pas un tressaillement de mon cœur, pas un déchirement de mes entrailles ne m'a dit : c'est ton enfant, mère coupable, c'est ton enfant !

LAURENCE, toujours à genoux.

Pardonne-moi de n'avoir pas eu la force de garder plus longtemps ce secret. Pardonne-moi ton désespoir et tes larmes : je ne pouvais plus... je ne pouvais plus... et puis, c'est toi-même qui me l'as dit : il s'agit du salut de Paulette. Pour te sauver, ma mère, je me suis sacrifiée, mais pour sauver ma fille je sacrifierais le monde !

Mme DE LA MARCHE, se levant.

Et tu ferais ton devoir, comme je vais faire le mien.

LAURENCE.

Que dis-tu ?

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE, allant à la porte.

Roger !... Roger !... Venez !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROGER, PAULETTE.

ROGER

Me voici, madame !

Mme DE LA MARCHE.

Roger, celle que nous vous avons donnée pour femme, monsieur de la Marche et moi, était la vertu même, c'était une sainte...

ROGER.

Et je l'ai adorée, madame, jusqu'au jour...

Mme DE LA MARCHE.

Jusqu'au jour où la sainte est devenue martyre...

ROGER.

Que dites-vous ?

LAURENCE.

Ma mère !

Mme DE LA MARCHE, avec autorité.

Pour sauver ton enfant, tu sacrifierais le monde, as-tu dit ? Moi, je ne sacrifie qu'une coupable... laisse-moi parler !

Digitized by Google

Mme DE LA MARCHE.

C'est par un dévouement sublime qu'elle a laissé peser sur sa tête, un injuste soupçon, une accusation infâme !

ROGER.

Un dévouement !

Mme DE LA MARCHE.

Les lettres que cet homme livrait aux flammes n'étaient pas ses lettres à elle, c'étaient les miennes !

ROGER.

Les vôtres !

LAURENCE.

Taisez-vous, ma mère, taisez-vous!

Mme DE LA MARCHE.

Celui que vous avez tué n'était pas son amant, c'était mon fils !

ROGER.

Votre fils !...

LAURENCE.

Roger, ne l'écoutez pas, ne la croyez pas!

Mme DE LA MARCHE.

Sur la vie de mes enfants, ce que je dis est la vérité. Fais donc le même serment sur la vie de ta fille ?

ROGER, avec force et désespéré.

Votre fils ! c'était votre fils ! Et moi, moi, misérable fou que j'étais, dans mon aveugle colère, dans ma criminelle jalousie, j'ai oublié dix-huit années de vertu la plus pure, dix-huit années de tendresse et de dévouement, et je t'ai chassée de cette maison

Digitized by Google

que je n'étais plus digne d'occuper à tes côtés, et je t'ai arraché ton enfant ! (Jetant un cri et courant à la porte.) Ah ! Paulette, ma fille !

PAULETTE, entrant.

Père !

ROGER, haletant.

Écoute ! Ta mère, c'est l'honneur, c'est la sagesse, c'est la vertu !... C'est... tombe à ses pieds, ma fille, et demande-lui ma grâce... Moi, je ne peux pas, je n'ose pas ! J'ai été si cruellement injuste envers elle !

Il pleure.

PAULETTE.

Mère ! Mère !

LAURENCE.

Ma fille !

L'AMIRAL, entre.

Roger !

ROGER, allant à lui.

Venez, monsieur l'Amiral. (Remontant vers le fond.) Venez ! venez tous !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LES INVITÉS, L'AMIRAL, DRACK, puis LA GORGONE et PALMIERI.

ROGER.

Messieurs, je suis heureux de votre présence, qui

Digitized by Google

me permet d'accomplir avec éclat un grand acte de réparation.

L'AMIRAL.

De... réparation ?...

ROGER.

Madame de Moray que j'ai injustement répudiée a toujours été un modèle d'honneur et de vertu. Soyez témoins de mon repentir et de mon profond respect pour elle...

LA GORGONE, qui est entrée avec Palmieri.

Ce n'est pas dans la maison de votre femme qu'elle doit en recevoir l'hommage, monsieur le Comte... Je suis ici chez moi !

DRACK, sortant du milieu des invités.

En êtes-vous bien sûre, madame ?

LA GORGONE.

Que signifie ?...

PALMIERI.

Que dites-vous donc, monsieur ?

DRACK.

Je vais vous l'apprendre, monsieur ! Mais permettez-moi d'abord de vous adresser une petite question.

PALMIERI.

Parlez.

DRACK.

Vous êtes au moment de contracter mariage ; avez-vous bien, monsieur, tous les actes légaux destinés à établir votre identité ?

Digitized by Google

PALMIERI.

Oui, monsieur, je les ai.

DRACK.

Tous?

PALMIERI.

Oui tous.

DRACK.

Eh bien! Je ne le crois pas, monsieur, et je vous en apporte un qui certainement doit vous manquer.

PALMIERI.

Et lequel, je vous prie?

DRACK.

Votre acte de décès, cher monsieur.

PALMIERI.

Mon acte de...

DRACK.

De décès... Mon Dieu oui! J'ai même aussi celui de madame votre sœur...

LA GORGONE.

Le mien?

DRACK.

Parfaitement, madame!

TOUS.

Comment? Que signifie?

DRACK, à Palmieri.

Signor Toniotto Palmieri, né le 9 juin 1851, vous

Digitized by Google

êtes défunt du 12 août 1876, et vous avez été enterré le 14.

LA GORGONE

Allons donc !

PALMIERI, avec colère.

C'est faux !

DRACK, avec hauteur.

Pardon, feu monsieur Palmieri, je trouve que pour un mort vous parlez un peu haut.

ROGER.

Et vous avez la preuve de ce que vous avancez-là, monsieur ?

DRACK.

J'étais consul dans les Indes, c'est là que j'ai rédigé moi-même les actes en question et je les ai retrouvés tout à l'heure.

PALMIERI, bas.

Tout est perdu !

LA GORGOGNE.

Mais je suis toujours la comtesse de Moray !

DRACK.

Du tout... Erreur sur la personne, la loi est formelle : le mariage est nul.

LA GORGONE et PALMIERI.

Nul !

DRACK, à la Gorgogne.

Je vous engage donc à quitter la France... voulez-vous me permettre... (Il lui offre la main, elle refuse

Digitized by Google

avec hauteur, puis elle remonte vers le fond et sort avec Palmieri.)
Après avoir restitué, bien entendu, les millions qui reviennent à l'état ! Madame, j'ai bien l'honneur.

ROGER.

Ah ! Laurence ! Pourrez-vous jamais oublier ?...

L'AMIRAL.

Roger ! Pour réhabiliter ainsi ma fille, quelles preuves avez-vous donc eues de son innocence ?

ROGER.

Quelles preuves ?

Mme DE LA MARCHE, tremblante.

Quelles preuves...

LAURENCE, bas et saisissant la main de sa mère, sans être vue.

Roger ne me justifie pas, mon père, il me pardonne !

Rideau.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

OPÉRAS

Le Cid	2 fr.
La Favorite	1 »
Guillaume Tell	1 »
Henri VIII	1 »
Hérodiade	1 »
Les Huguenots	1 »
La Juive	1 »
Lucie de Lammermoor	1 »
La Muette de Portici	1 »
Robert le Diable	1 »
Sigurd	1 »

DRAMES

Les Deux Orphelines	2 »
Un Duel sous Richelieu	1 »
Don César de Bazan	1 »
La Grâce de Dieu	1 »
Latude	1 »
Lazare le pâtre	1 »

COMÉDIES

Le Député de Bombignac	2 »
Le Mari à la Campagne	1 »
Le Sourd ou l'Auberge pleine	1 »
Les Surprises du Divorce	2 »
Le Voyage à Dieppe	1 »

OPERETTES

La Fille de Mme Angot	2 »
La Fille du Tambour Major	2 »
Giroflé-Girofla	2 »
La Jolie parfumeuse	2 »
Madame Favart	2 »
La Mascotte	2 »
Mousquetaires au Couvent	2 »
La Petite mariée	2 »

OPÉRAS COMIQUES

Le Barbier de Séville	1 fr.
Le Chalet	1 »
La Dame Blanche	1 »
Les Diamants de la Couronne	1 »
Le Domino noir	1 »
Fra-Diavolo	1 »
Manon	1 »
Le Postillon de Lonjumeau	1 »
Le Pré-aux-Clercs	1 »
Zampa	1 »

PIÈCES D'ALEX. DUMAS PÈRE

Antony	1 »
Catherine Howard	1 »
Charles VII chez ses grands vassaux	1 »
Henri III et sa Cour	1 »
Kean	1 »
Mademoiselle de Belle-Isle	1 »
Les Mousquetaires	1 »
Richard d'Arlington	1 »
La Tour de Nesle	1 »

PIÈCES DE LABICHE

Le Baron de Fourchevif	1 50
Deux Papas très bien	1 »
Major Cravachon	1 50
Misanthrope et l'Auvergnat	1 »
La Station Champbaudet	2 »

PIÈCES DE SCRIBE

Bertrand et Raton	1 »
La Camaraderie	1 »
Michel et Christine	1 »
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme	1 »
Le Verre d'eau	1 »

3174

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 024 336 8

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

APR 03 1995
APR 06 1995
BOOK DUE
CANCELLED

Digitized by Google